



MAGL

5

9

738

Biblioteca Nazionale
Centrale - Firenze

NOTICE HISTORIQUE

sur l'établissement de charité

PAR

JEUNES FILLES INCURABLES.



Cet écrit, dépouillé de tout ornement, est le fruit d'une double pensée : la première, de rendre hommage à la piété, à la charité lyonnaises ; la seconde, d'être utile à une œuvre qui leur doit son existence. Le tableau des misères, d'une part, de l'autre, le tableau des secours qu'elles attirent, suffiront pour rendre ce volume intéressant aux âmes pieuses et bienfaisantes.

LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN,

RUE D'AMBUISE, 6, QUARTIER DES CELESTINS.

NOTICE HISTORIQUE

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE CHARITÉ

DES

JEUNES FILLES INCURABLES,

Rue de l'Abbaye-d'Amay, 1,

PAR

M. L'ABBÉ SÈVE,

Aumônier de l'Hôpital militaire de Lyon, chanoine honoraire de Nancy.

La Charité ne finira jamais.

(S. Paul I. Cor. c. 13.)



Se vend deux fr. au profit des Incurables,

A L'ÉTABLISSEMENT,

ET CHEZ LOUIS PERRIN, IMPRIMEUR,

Rue d'Amboise, 6.

1836.

INTRODUCTION.



Il est dans la nature des œuvres de Dieu, qui portent toutes avec elles un caractère de grandeur, d'avoir pour principe des germes inaccessibles à nos regards, afin de rendre plus merveilleux l'accomplissement de ses desseins. Il ne faut pas qu'enivré d'un fol orgueil, l'homme dise : Regardez, c'est moi qui ai créé !!! S'il se glorifie,

il se glorifiera dans le Seigneur : il dira en toute humilité et vérité : Je ne suis que l'aveugle instrument dont le suprême moteur s'est servi pour féconder et développer son ouvrage.

Tel est celui dont nous allons donner l'histoire. Nous montrerons, dans les mains de l'éternelle Sagesse, un de ces agents qu'elle choisit habituellement parmi les êtres les plus faibles de l'humanité, les plus dénués de ces secours auxquels les hommes donnent le nom de puissance. Nous montrerons une femme soutenue de l'esprit de Dieu, concevant, enfantant, alimentant une œuvre d'abord imperceptible, puis, grandissant sous les yeux de la Providence. Nous voulons parler de l'institution des Jeunes Filles Incurables, car tel est son nom.

Y pensez-vous, s'est écrié d'abord l'homme qui ne sait pas les voies de Dieu ? Que voulez-vous faire ?.... Quoi !.... Vous voulez recueillir les jeunes filles frappées du double mal de la pauvreté et de la souffrance !!!! Elles n'ont point

d'asile, vous voulez leur en donner; leurs membres sont nus, vous voulez les vêtir; elles n'ont pas de pain, vous voulez leur en fournir; elles ont des douleurs, vous voulez les soulager, âmes nobles !

Mais, téméraires, où sont vos moyens?... Avez-vous un large toit pour abriter les intéressants objets de votre charité? — nous n'avons pas le plus petit espace pour reposer leurs têtes... Mais vous avez de l'or, de l'argent? — non.... Des ressources?—aucune...Des espérances?—point... Vous n'avez donc rien..., absolument rien; notre or, notre argent est entre les mains de Dieu, vous savez.... celui qui donne aux petits oiseaux le nid et la pâture. En lui, en lui seul sont nos ressources et nos espérances.

A un aussi étrange langage pour la terre, cet homme se contente de s'écrier : je vous attends à l'œuvre !!!! A l'œuvre soit, a répondu cette femme, et à l'instant, ce sexe que nous reconnaissons pour être l'instrument privilégié

d'une des vertus théologiques, la *charité*, accourt à sa voix et lui répond : nous voici.

Suivez-nous, lecteur, dans l'historique que nous allons donner de ce nouvel Établissement. En recueillant les documents que nous ferons passer sous vos yeux, nous avons éprouvé de bien douces, de bien vives émotions ; puissions-nous vous les faire partager ! S'il faut vérifier ici le précepte d'un ancien, si vous voulez que je pleure, pleurez le premier, notre tâche sera aisée à remplir. Nous n'aurons autre chose à faire que de raconter ce que nous avons vu et entendu. Le cœur, au reste, répond au cœur.



CHAPITRE PREMIER.



Charité des dames françaises célébrée par le cardinal Pacca. —
Titre des dames lyonnaises à cet éloge. — Hôtel-Dieu de
Lyon. — Élis et Jeanne. — L'ange consolateur. — Élis l'ai-
née des incurables. — Asile provisoire. — Mad. de Ch... —
Épreuve. — Espoir trompé. — Élis à deux sons.

« Moi qui ai parcouru divers pays de l'Europe,
disait, il y a peu d'années, un prince de l'Église,
je dois confesser franchement, à l'honneur de la
vérité, que j'ai trouvé en France, plus que par-
tout ailleurs, les femmes animées d'une charité

vive. Il y a un grand nombre d'œuvres de miséricorde dues aux femmes françaises. »

Et sans sortir de France, en effet, est-il une terre comme la nôtre, qui porte plus de monuments, plus de maisons secourables aux malheureux, dans la ville et les faubourgs, sur la colline et les bords de nos fleuves ? — Deux sœurs se sont donné rendez-vous ici pour le soulagement de l'humanité, la charité et l'industrie. L'industrie qui fait gagner le pain au pauvre jouissant de ses forces corporelles : la charité qui le reçoit de sa main, dépourvu de ces mêmes forces. Or, l'étranger qui nous visite, raconte, de retour dans sa patrie, que le nom et la mémoire des dames lyonnaises sont attachés à un grand nombre de nos monuments et de nos maisons de bienfaisance, et que la sainte exploitation de notre sol de charité s'adjuge à l'ardeur chrétienne de leur noble zèle.

En juillet 1819, Élisabeth, frappée de toutes les misères en face desquelles la médecine reste muette et reconnaît son impuissance, fut contrainte de sortir de l'Hôtel-Dieu sans espoir quelconque de guérison. Que deviendra-t-elle ? elle est abandonnée du Ciel et des hommes. A peine se souvient-elle de sa mère... Elle a perdu son

père, et le reste du genre humain ne la reconnaît pas. Que disons-nous? — Non, non, Élixa, tu n'es pas oubliée. Ne possédas-tu pas pour amie Jeanne la pauvre ouvrière?.. et Jeanne pouvait-elle t'oublier! N'est-ce pas elle qui vint à cette époque, te consoler dans tes malheurs, t'apporter tous les dimanches le produit de sa semaine, nourrir dans ton cœur des sentiments de consolation et d'espérance? Hélas, Jeanne sans doute connaissait le malheur, elle savait sympathiser avec le malheur, et c'est ainsi qu'elles firent ensemble une société de patience et de maux.

Un jour donc, Jeanne assise au chevet d'Élixa, aperçut un de ces anges qui vont au devant de toutes les misères, et qui, déjà plus d'une fois, avait laissé tomber sur la victime les regards d'une tendre compassion. Cet ange était de ces êtres qui ont passé au feu des tribulations, qui ont appris à pleurer et à souffrir avec les malheureux. « L'homme qui n'a pas été tenté ne sait rien. » Qu'est-ce en effet que l'homme qui n'a pas été purifié au même creuset que celui de Job? Les heureux fuient les malheureux, ils ne recherchent que la joie et ceux qui sont dans la joie. Il est une sympathie contraire entre des

cœurs froissés , de quelque nature que soient leurs maux. Ils se recherchent, ceux-là, ils pleurent, ils espèrent ensemble, ils mettent en commun leurs larmes et leurs prévisions.

C'est à la vue de cet ange que Jeanne dit à Éliisa : console-toi ; ne vois-tu pas cette dame qui vient de passer ? — Laquelle ? — celle qui s'arrête plus longtemps à la tête de ton lit ; elle semble bien touchée de tes maux..... tiens la voilà qui passe.... paix.... je vais la suivre. Ah ! si je réussissais !!! Vierge sainte , demain je serais à Fourvières. — Elle part, elle court à la suite de cette dame. Pardon, Madame, c'est Éliisa qu'on veut renvoyer... on ne peut la guérir. Que deviendra-t-elle sans secours, sans argent, sans lit, sans mouvement ? — O Madame ! que deviendra-t-elle ? — A ces mots l'ange consolateur s'arrête, l'écoute, et c'est ici que la voix de Dieu va se faire entendre.

De quoi s'agit-il ? De quoi me parlez-vous ? Où est la malade qui me demande ? Conduisez-moi vers son lit. — C'est au N° 12 que git Éliisa. C'est aux pieds de ce lit qu'une providence mystérieuse va jeter les premiers germes d'une abondante moisson pour les malheureux. Que demandez-vous, ma fille ! que puis-je pour

vous ? — Ah Madame.... je ne trouve personne qui veuille venir à mon secours. La pauvre Élisabeth ne semble-t-il pas entendre le paralytique : « Seigneur, je n'ai personne pour m'arracher de ce lit et me jeter dans la pisseine. » — Pourquoi m'appelez-vous, moi plutôt que tel ou tel autre ? — C'est que je vous ai vue auprès du lit de cette petite qui avait mal aux yeux. Votre charité pour cet enfant m'a donné de la confiance. Au moment où M. le major m'a signifié l'heure de mon départ, j'ai pleuré, j'ai prié Dieu, j'ai pensé à vous : Jeanne m'a dit aussitôt : vas, console-toi, cette dame ne t'abandonnera pas.

Hélas, mon enfant, que puis-je ? est-ce une lecture de piété ? je vais vous la faire. Bien, bien—mais « le reste »... Et ces mots *et le reste*, répétés avec une rare expression jetèrent ainsi dans l'âme de l'ange consolateur des aperçus d'espérance dont elle n'osait se flatter ni elle, ni la victime sous ses yeux. Les larmes qui lui échappèrent, quelque soin qu'elle apportât à les cacher derrière son livre, ne restèrent pas perdues pour Élisabeth. « Vous pouvez beaucoup pour moi, disait-elle, c'est vous qui me ferez sortir d'ici. » Qui donc inspire intérieurement Élisabeth, et soulève à ses yeux un coin du voile dont la Pro-

vidence cache ses desseins ? Qu'annoncent ces traits maintenant calmes , rassurés ? Que signifient ces mots répétés : C'est vous que Dieu a constituée sur terre mon protecteur , mon sauveur.. C'est vous qui me ferez sortir d'ici ? Mad. *** se penche sur le lit de la malade et la serre dans ses bras. — Le temps presse... c'est demain qu'il faut quitter l'hôpital. Où trouver un asile ? O charité ! charité si souvent industrielle ! ne sois pas sourde aux cris d'une misère pressante ! L'heure de manifester ton pouvoir est venue.

Déjà la voix s'était fait entendre , la Providence s'était mise en route. Un asile fut à l'instant découvert ; asile provisoire il est vrai ! — c'est chez une femme , chez une pauvre femme , que , moyennant une modique rétribution mensuelle , Élisabeth trouva son premier refuge. Il fallait payer , et l'exiguïté des ressources de Mad. *** ne le lui permettait pas ; mais elle était sous la main de cette Providence dont nous nous plairons à prononcer le doux nom dans cet écrit ; elle était le canal de ce feu de charité dont brûlent les cœurs dans notre ville. Mad. *** a recours à une de ces âmes qui s'enflamment à la moindre étincelle : Mad. de Ch... ouvre sa bourse , les premiers besoins sont apaisés. D'autres secours ne tardent

pas à venir ; la sainte flamme s'était communiquée.

Jusque-là les espérances conçues, soit relativement à la guérison, soit relativement aux besoins subséquents, semblent tout à coup s'affaiblir et même s'évanouir. C'est ici une de ces épreuves que Dieu réserve à ceux qu'il choisit pour ses instruments ; car dans ses voies, les ronces et les épines sont abondantes, et ce n'est encore qu'une des premières contrariétés qui attendent notre œuvre.

Le troisième mois était venu ; plus de ressources, tout semblait épuisé ; on eût dit que la charité n'avait plus d'écho dans la terre des Lyonnais. — Mad. *** était tristement pensive, lorsque soudain la porte s'ouvre. Un argent imprévu, quoique longtemps attendu, vient et comble les secours d'Élisa. Jusque-là ce n'est encore que du provisoire, mais nous ne sommes qu'au commencement des épreuves, car, nous le répétons, c'est au feu des tribulations même que Dieu éprouve ses propres agents.

Telle était la position d'Élisa, lorsqu'un jour Mad. *** venant visiter sa malade, trouve devant son lit deux jeunes personnes atteintes de la même maladie, et agenouillées là comme

devant un autel favorable : elles viennent s'adresser à l'ange gardien d'Élisa, et solliciter une portion de sa charité. — Quel tableau pour un bon cœur, pour un cœur dépourvu de moyens, qui souffre et qui est déchiré de ne pouvoir dire ce seul mot : vous ne souffrirez plus. — Une parole brève et négative fut sa réponse. Pleurer et refuser, c'est tout ce que l'on pouvait faire humainement parlant. Cruelle position !!!

Mad. *** sort et abandonne à elles-mêmes les trois victimes. Mais si la charité semble se déconcerter, l'espérance ne se déconcertera pas. Nos trois créatures souffrantes combinent et calculent entr'elles leurs petits moyens d'existence, qui sous la protection féconde de Mad. *** peuvent diminuer son embarras; l'une dit : je taillerai; l'autre, je coudrai; la troisième, je repasserai.

Dans cette perplexité de charité et de souffrances, de grandes lueurs, d'heureuses lueurs viennent tout-à-coup éclairer le sombre horizon; la fortune souriait, disait-on, à la protectrice d'Élisa. — Alors ce ne sera plus sur des secours étrangers, mendiés çà et là, que reposera le sort de nos trois infirmes; c'est sur le cœur d'une mère tendre, maintenant riche par elle-

même, qu'il s'appuiera désormais. — Plus d'inquiétudes. — Le cœur de la bonne mère ne changera pas non plus que ses habitudes ; elle est à ses trois enfants à la vie et à la mort.... Illusion ! Illusion ! Est-ce sur des moyens purement naturels que Dieu bâtit son ouvrage. La fortune a trompé, la Providence ne trompera pas.

Mad. *** est la première désabusée, et la moins déconcertée. Il semble même que son courage s'enflamme des obstacles qu'elle rencontre. Elle n'avait d'abord qu'une enfant ; en voilà trois ! toute pleine de foi, elle sait que le Seigneur a dit : l'or, l'argent m'appartient ; qu'il se trouve dans les mains de celui-ci, ou dans les mains de celui-là, c'est moi qui le fais passer dans les mains du pauvre. — Le ciel jaloux de nous voir dépendre de lui seul, se complait à nous faire souvenir de la suprême souveraineté dont nous relevons. — Quelque désabusée qu'elle fût des vaines espérances que le siècle avait fait briller à ses yeux un instant, Mad. *** ne laissa pas de revenir aux trois enfants que son cœur avait adoptés dans le secret, et de leur annoncer une adoption définitive.

CHAPITRE DEUXIÈME.



Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. — Quartier Saint-Georges. — Chambre de Saint-Georges. — Mobilier d'Élisa et de ses compagnes. — Providence. — Clergé de Lyon. — Quatrième incurable. — M. Jul. — Compagnes d'Élisa. — Courage perdu et retrouvé. — Maladie de Mad. *** — Eaux d'Aix. — Adieu.

Où transportera-t-on la famille qui vient de s'accroître de deux membres? car l'asile d'Élisa déjà trop étroit ne peut être occupé plus longtemps Quel chemin allez-vous tenir, bonnes infirmes? Est-ce au quartier des Terreaux, est-ce au quar-

tier de Bellecour qu'on vous a cherché une demeure? — La sagesse humaine vous appellerait dans l'un ou l'autre de ces deux lieux, là chacun aurait de quoi subvenir à tous vos besoins. Mais Dieu a repoussé la sagesse humaine; c'est ici l'affaire du Ciel, et le Ciel veut se faire connaître, afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.

Sur la rive droite de la Saône, aux pieds du mont des Martyrs, est un amas de maisons au toit peu élevé, à l'aspect triste et pauvre; l'étranger y chercherait en vain la richesse et l'opulence des quartiers de l'hôtel-de-Ville, et de la place Louis-le-Grand. Le peuple laborieux qui habite ces maisons, respire à peine dans ces rues noires et étroites; il s'appelle le peuple de Saint-Georges.

Ouvrez, ouvrez, bons habitants de Saint-Georges, c'est à votre foyer que nous venons nous asseoir. « Soyez charitables à la manière que vous pourrez : si vous avez peu, donnez de bon cœur ce peu que vous avez ; car vous vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, où vous serez obligés de paraître devant Dieu. »

C'est là qu'un gîte fut trouvé, c'est-à-dire, quatre murs; et quels murs!! Celui qui les céda mérite toutefois la récompense du rémunérateur du verre d'eau, car il a été généreux envers ses hôtes. Mad. de Ch..., la bienfaitrice d'Élisa voulut l'être encore de ses compagnes. D'autres appels furent faits à la charité, et avec le même succès; et voilà un petit mobilier, deux bois de lit, deux matelas, trois chaises, un pot pour la soupe, trois écuelles, etc., etc. En recevant ces jeunes filles, Mad. *** dut comprendre que, n'ayant point de ressources par-devers elle, il fallait mettre à profit scrupuleusement tous les secours. Les trois infirmes n'ont-elles rien en argent, en nippes ou autres objets? Ce serait tenter le Ciel que de mettre en réserve un bien qui a été donné sans doute pour servir à l'urgence du besoin. Avez-vous donc quelque chose, mes enfants? — La première déclara posséder vingt francs, la seconde six francs, la troisième rien. Ces fonds aidèrent à la dépense du premier mois. Le boulanger apportait chaque jour trois livres de pain. Des ouvrières du voisinage, venant faire leur visite, ne sortaient jamais sans avoir déposé leur petit denier. — Nous te saluons, Providence, et nous te procla-

mons souverainement adorable; l'esprit saint a voulu te montrer dans l'image de cette mère qui a tout prévu, et qui ne refuse certains biens à ses enfants que par la crainte de les voir en abuser. Mais vienne l'heure, elle les distribuera sans parcimonie, avec la mesure qui convient à chacun. Jésus-Christ, ce père « duquel découle toute paternité, qui se nomme au ciel et sur la terre, » Jésus-Christ n'a pas pu nous tromper lorsqu'il a dit dans l'Évangile : « Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans leurs greniers, et votre père céleste les nourrit; ne valez-vous pas beaucoup mieux qu'eux? » Oh! que nous aimons cette petite chambre de Saint-Georges! toutes les fois que nous passons devant elle, nous nous découvrons, nous nous inclinons religieusement. Les anges y sont venus, comme dans ces maisons d'hospitalité dont parle l'Apôtre. — Oui, la Providence y apparut sous mille formes, toujours aimable, toujours attentive. Souvent l'argent manqua, jamais le strict nécessaire. — Aujourd'hui une personne apporte la provision de pommes de terre pour l'hiver; — demain une seconde apporte du linge, puis une troisième arrive avec des fruits et des légumes :

une quatrième, appartenant à une classe plus aisée distribue régulièrement la nourriture de deux jours, une douzaine d'œufs, une demi-livre de beurre, de l'herbage : elle fait coudre, tricoter, filer, paie peu il est vrai : elle préfère accorder par intervalle une gratification. Sans décider si cette manière d'exercer la miséricorde est la meilleure, nous devons admirer ici les vues sages de la Providence. Mad. de Ch..., qui ne donnait que pour le besoin du moment, faisait bien. Les infirmes devaient être élevées sous une perpétuelle et entière dépendance. L'œuvre fût tombée infailliblement dès qu'Élisa et ses compagnes auraient pu se suffire à elles-mêmes.

Le pauvre à Lyon range les prêtres entre ses bons amis..... Oh oui ! les prêtres sont les bons amis du pauvre. Ils ne sont pas riches et si jamais il leur est arrivé de regretter de ne l'être pas, c'est lorsque le malheureux les introduit sous son toit humide, leur fait toucher son grabat, leur montre sa table dépourvue de tout, et tend une main qu'ils ne peuvent fermer, hélas ! qu'avec une obole. — Oui, c'est alors que leurs entrailles se brisent, et qu'ils sentent tout ce qu'a de cruel et de poignant le *dira pauper-tas* du poète. Dans leur impuissance de faire

l'aumône qui se tire de la bourse, ils font celle qui se tire du cœur : ils montrent aux nécessiteux bonne mine, c'est-à-dire, mine de pitié et de compassion, par une parole affectueuse, par de tendres et honnêtes manières; ils vont ensuite, chez les grands, plaider et gagner sa cause. — Celui qui a vu les curés de nos paroisses, celui-là a vu « les serviteurs fidèles et prudents que le maître a établis sur sa famille, pour lui distribuer dans le temps la nourriture. »

Une quatrième infirme se présentait, paralytique et presque dans l'enfance : elle avait son lit, il y avait de l'espace pour le placer ; elle fut reçue.

Sur ces entrefaites, M. Jul... entend parler des soins qu'on donne à des infirmes; il fait prier Mad. *** de venir au presbytère de Saint-François, il l'interroge sur son œuvre, l'encourage à la poursuivre, la bénit et appuie de secours effectifs ses hauts encouragements. Bientôt il demande une seconde visite pour communiquer un projet dans l'intérêt de l'œuvre naissante; il s'agit de former les trois plus jeunes à des ouvrages au moyen desquels elles pourront peu à peu se suffire. A cette fin, j'enverrai les métiers

nécessaires, dit M. Jul... , avec une ouvrière pour donner des leçons à vos filles ; recevez cette somme en attendant qu'elles puissent gagner elles-mêmes. L'ouvrage proposé convenait ; on s'occupait sérieusement ; ce fut en vain. Hélas ! on trouva chez les infirmes ce que l'on rencontre d'ordinaire chez les personnes qui ne savent qu'une chose, c'est - à - dire une opposition formelle à tout ce qu'elles ne savent pas. Sollicitations, instances, promesses, menaces, rien ne put décider nos petites opiniâtres. Elles ne comprirent pas que ce genre de travail n'était point supérieur à leurs forces ; elles n'eurent que faire des beaux résultats promis à une application facile ; elles travaillaient mal, elles travaillaient avec lenteur, encore fallait-il que la maîtresse consumât journellement plusieurs heures à réparer les dégâts d'une incurie vraiment déplorable. Force fut donc de laisser sans exécution le projet bienveillant de M. Jul...

Il faut qu'un cœur de mère reçoive toutes les douleurs : les compagnes d'Élisa se prirent à boudier ; l'une d'elles s'obstina à ne travailler plus et se mit au lit. Cette étrange paresse ayant résisté à tous les moyens de répression, on la renvoya ; l'autre s'était ravisée. — Plus tard, une

maladie grave qui réclamait des soins qu'on ne pouvait lui donner, la fit porter à l'Hôtel-Dieu, où elle mourut dans les bras de sa bienfaitrice qui ne manqua pas au chevet de son agonie. Mais elle mourut emportant dans la tombe un secret funeste dont on eut bientôt la révélation : elle possédait un capital de trois cents francs. Elle ne les avait jamais avoués, craignant de les voir servir aux exigences actuelles de la Maison, elle aima mieux endurer : reproduisant ainsi l'histoire de cet homme que le trépas a trouvé naguère en proie aux besoins, à demi-couvert de méchants haillons, lui qui avait entassé des sacs d'argent, et qui n'osait y toucher non plus que s'ils eussent été sacrés.... Pauvre jeune fille, comme elle fut malheureuse !!!

Des efforts généreux qui avaient pour résultats la paresse et l'avarice, devaient-ils encourager celle qui s'était mise à la peine avec tant d'ardeur ? Pouvait-elle se croire bien récompensée de ses veilles ? — Un cœur froid, égoïste, un cœur comme [en] produit notre siècle, se fût bientôt lassé, arrêté court.... Celui qui reçoit d'en haut son énergie, celui-là est fort : les obstacles ne le brisent point, les difficultés l'aiguillonnent jusque dans ces circonstances où il

paie le tribut de la faible nature. Tel était le cœur de Mad. ***.

Cependant les fonds sont épuisés, il n'y a plus rien dans la caisse, plus rien dans la bourse. En présence de ces visages pâles et consternés, en présence de tant d'affliction et de détresse, on se sent l'âme saisie de cette pitié qui fait tant de mal quand on ne peut adoucir la souffrance qui est sous les yeux. — Infirmes, qui avez survécu à votre sœur, devrez-vous envier son linceul d'hôpital, et regretter de ne pas être cousues dans le même drap mortuaire? « Mon Dieu, ce « sont vos créatures, elles attendent que vous « leur donniez la nourriture dans ce moment où « elles en ont besoin. »

Une voix a crié des collines saintes d'où vient le secours : « Celui qui demande reçoit, on « ouvre à celui qui frappe : demandez et vous « recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. » Aussitôt on s'en alla, frappant à la première porte que l'on rencontre. Quelqu'un « qui donne avec joie » ouvre ; c'était une femme, Mad. de Lap... ; elle donne cinquante francs. On se remet en marche ; on ne marchera pas longtemps, parce que l'on parcourt un chemin ardu. Accoutumez-vous, lecteur, aux encombres et aux obstacles ; la route

que nous parcourons en est semée, mais soyez sûr que Dieu mènera tout à bien.

Maintenant celle que Dieu a choisie succombe sous le fardeau, épuisée de sollicitudes et de fatigues. Pour conserver des jours si précieux, il ne faudra rien moins qu'un traitement sévère et long, et ce traitement ne saurait avoir un plein effet qu'après une saison passée aux eaux de ***.

Par suite de l'affaiblissement qu'ainène une grave maladie, la pensée d'interrompre les soins administrés aux infirmes traversa rapidement l'esprit de Mad. ***; un message fut même envoyé à Élisabeth avec le reste de la collecte et la recommandation d'être économe, laborieuse, empressée pour sa vieille compagne, et surtout bien confiante en la Providence. Élisabeth repoussa ce message en sanglotant. Emportez la bourse, dit-elle au député, nous n'en voulons point, nous n'achèterons rien, nous ne mangerons rien, nous l'attendrons toujours, nous l'attendrons toujours..

Cependant la saison des eaux approche; où est l'appui destiné aux infirmes? Il n'est pas trouvé encore; Mad. de Ch... semblait placée là tout exprès pour l'*intérim* de la petite administration; on n'osa pas le lui proposer.

Au milieu d'excessives douleurs, Mad. *** se sentit renaître : l'hésitation avait disparu , l'énergie avait grandi , le mot de l'Apôtre , si contradictoire de termes en apparence : « Je suis fort quand je suis faible, » se réalisait pour le bonheur de nos infirmes. — Mais il fallut partir pour les eaux. Mad. *** s'élança dans la voiture , après avoir dit adieu à ses filles qui ne seront pas délaissées ; elle avait dit à sa mère , comme autrefois Paul à Philémon , en lui recommandant un simple esclave , et avec une anie aussi ardente , aussi aimante que l'ame de l'apôtre : « Ma mère , recevez-les comme mon cœur , comme mes entrailles !!!

Que l'ange de Tobie marche à ses côtés ; qu'il embellisse la demeure qu'elle va prendre forcément loin de ses tristes infirmes , et qu'il la rende bientôt à l'impatience de leurs vœux. — Que Dieu lui soit bon , à elle qui a soulagé la souffrance au péril de ses jours ! qu'il lui rende des forces épuisées si généreusement.



CHAPITRE TROISIÈME.



Mad. de V... — Prière d'Élisa à Notre-Dame de Fourvières. —
Nouvelles infirmes. — Adieu aux habitants de Saint-Georges.
— Greniers de l'ancienne Manécanterie. — Encore M. Jol... —
Infirmes vendue par son père. — Charité et philanthropie. —
Malencontreux poète.

Au nombre des personnes que le besoin de
refaire leur santé, conduisit cette année-là en
Savoie, se trouvait Mad. de V..., connue au milieu
de nous par ses largesses à l'indigent. Ainsi une
commune patrie, des affections communes, les
pauvres de Jésus-Christ avaient lié d'avance les

deux dames lyonnaises. Incurables, vous aurez une protectrice de plus !

Afin de diminuer les tourments de l'absence, le courrier apportait fidèlement chaque semaine un bulletin sur l'état personnel et moral de la chambre de Saint-Georges. Le *post-scriptum* ne manquait jamais de mentionner la prière d'Élisa à Notre-Dame de Fourvières pour accélérer un heureux et prompt retour..... Le courrier se chargeait encore de transmettre bien des demandes à l'effet d'étendre à d'autres infirmes la grâce faite à Élisa et à sa compagne.

A peine de retour, Mad. *** examina les demandes qui lui étaient renouvelées; et dans son impuissance de répondre à toutes les prières non plus qu'à ses propres désirs, elle concentra d'abord le bienfait sur deux infirmes.

Mais il faut s'occuper d'un changement de domicile que rend impérieux l'étroitesse de la chambre de Saint-Georges. Or, au dessus de la maison occupée par la famille de Mad. ***, étaient de vastes greniers qui, à l'aide de quelques frais, pouvaient devenir habitables; on les prépara à cette fin. Les infirmes entrèrent donc dans les greniers de la Manécanterie, après avoir passé quatre ans à Saint-Georges. — Adieu, adieu, dit

Élisa, adieu, bons habitants de Saint-Georges; merci de votre hospitalité; « soyez bénis du Seigneur, de ce que vous avez usé d'humanité envers nous. » Le Seigneur vous le rendra, selon sa miséricorde et sa vérité; car il est écrit : « Le roi dira : venez, les bénis de mon père posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'ai été malade et vous m'avez visité; alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu malade et que nous sommes venus vous visiter? Et le roi leur répondra : « Je vous le dis en vérité : autant de fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

L'homme dont le nom est à jamais gravé dans la mémoire de toutes les âmes pieuses, M. Jul... , dont j'ai déjà célébré la charité, n'avait point perdu de vue l'œuvre qu'il avait si souvent réchauffée du feu qui le consumait; il la voyait

croître dans les greniers de la Manécanterie. Voici un des ingénieux moyens que lui fournit son zèle pour procurer une existence à une personne pleine de vertu et d'éducation, mais dépouillée de toute force physique par suite de longs malheurs. Mad... pouvait être économe, institutrice dans la maison des infirmes, et trouver une existence honnête aux yeux des hommes : mais son amour-propre allait être froissé de recevoir le pain de la charité. Eh bien ! dit cet homme de cœur, qui s'était mis à la place de sa cliente, une pension sera payée pour elle !!!

Pourquoi, en énumérant les bienfaits de la charité qui honorent cette ville, pourquoi faut-il que nous soyons obligés de dévoiler aussi et d'exposer en plein jour des traits affreux d'ignominie et de barbarie. O dégradation ! ô scélératesse ! ô espèce humaine, que tu es hideuse lorsque tu as dénié les saints enseignements de la Foi ! — Voici le fait ; nous rougissons de le raconter.

Un père, oui, un père avait vendu, livré, sa fille, sa propre fille, âgée de douze ans, étrangère encore aux vices et aux crimes qui désolent la société ! Poussée par un instinct qui révolte l'âge de l'innocence devant tout ce qui

blesse la pudeur, cette enfant lutte avec courage contre le nouveau tyran que l'autorité paternelle lui a imposé. Pour ne pas succomber, c'est dans la fuite qu'elle cherchera un asile ; le moyen est périlleux, mais de deux dangers, le moindre est celui que va courir sa vie, comparé à celui qui menace sa vertu. Elle s'élançe donc, elle se précipite d'un étage élevé, et se casse les deux jambes... Pauvre infortunée ! que deviendras-tu ? — Ah ! c'est à toi que s'appliquent ces paroles du Grand Prêtre. « Puisque tu as tant aimé la chasteté, la main du Seigneur se reposera sur toi, et tu seras bénie. » C'est à l'hôpital, c'est dans un lit de l'hôpital que la malheureuse reposait. Là elle était encore poursuivie, surveillée par le misérable qui ose la regarder comme une proie.... Son malheur avait couru de bouche en bouche dans la salle ; Mad. *** ne tarda pas à en être instruit. Elle pensa que l'innocence de la jeune fille ne pouvait être en sûreté, même à l'hôpital, il lui fallait un asile, un asile impénétrable aux yeux perçants du criminel.... C'est dans les greniers de la Manécanterie qu'elle pourra trouver une retraite inviolable contre Satan..... Mais il n'y a point de lit ; tout est occupé ; où la mettra-t-on ?

Ah ! c'est ici que s'accomplissent les paroles du Grand-Prêtre : « La main du Seigneur se reposera sur toi. » Un lit est apporté ; d'où vient-il ? Il vient des mains de la Providence. — C'est un chef de maison qui, faisant la revue de son mobilier, aperçoit un lit inutile, il veut s'en débarrasser. Le vendra-t-il ? — Il n'a pas besoin d'argent. Envoyez-le, dit-il, dans cette maison d'incurables ; il sera plus utile là que chez moi.

Deux mots, *philanthropie* et *charité*, sont souvent employés indistinctement pour la bienfaisance envers le prochain. Ils ne sont pourtant pas synonymes.

Il est constant que le mot *philanthropie*, dans son étymologie, signifie l'amour de l'humanité en général, abstraction faite de toute idée religieuse. C'est ainsi qu'un poète payen disait : « Je suis homme, et rien de ce qui concerne l'homme ne saurait m'être étranger. » Dieu ne permit jamais que le commandement fait aux hommes de s'entr'aimer fût absolument éteint dans les cœurs ; et malgré la corruption du paganisme, on en retrouve partout des traces.

Le mot de *philanthropie* est consacré dans les livres saints pour signaler la bonté de Dieu envers les hommes. L'Apôtre s'en est servi en ce

sens dans l'épître à Tite ; mais nous ne trouvons pas que ni les apôtres ni les pères aient employé ce mot d'homme à homme. C'est sous le nom de *charité* que cette vertu est prêchée aux premiers chrétiens, comme suite du commandement. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et le prochain comme vous-même. Ce qui fait dire à un écrivain de nos jours : la religion, la religion seule fait sentir à l'homme le devoir d'une pure philanthropie.

La charité est l'amour du prochain en vue de Dieu : elle ne consiste pas à voir dans un homme, un homme, un malheureux, mais un frère, un frère en Jésus-Christ.

Ainsi, la charité se distingue clairement de la philanthropie. La philanthropie, exprime des rapports d'homme à homme seulement, abstraction faite de toute pensée de la divinité : la charité se rapporte à Dieu, abstraction faite de toute pensée autre. La philanthropie place le mérite de ses œuvres, sinon dans la publicité, du moins dans une satisfaction personnelle, et dans l'estime des concitoyens : la charité se cache, elle ne permet pas à sa droite de savoir ce que fait sa gauche, et si ses œuvres se font en présence des hommes, elle en laisse la gloire « à celui qui est le père

des lumières et l'auteur de tout don parfait. » La philanthropie reçoit ici bas sa récompense, comme l'a dit Jésus-Christ lui-même : la charité souvent honnie, conspuée, trompée, n'attend sa récompense que du Ciel. Charité, eharité! elle est étonnante, cette parole, reprend Silvio Pellico, mais philanthropie est aussi une parole sacrée : les abus qu'en ont faits les sophistes n'ont pu la flétrir. Aussi voit-on souvent la philanthropie s'associer aux œuvres de la charité. Celle-ci, loin de la repousser comme une étrangère, l'accueille, mais seulement comme une sœur d'un autre lit : c'est l'enfant du désert, et l'enfant de la promesse qui se souviennent de temps à autre qu'ils ont un père commun. La charité associe quelquefois la philanthropie à ses œuvres, ne fût-ce que pour l'initier à ses mystérieuses espérances, en soulageant avec elle le pauvre qui souffre.

Pardonnez, lecteur, cette digression dont la nécessité va se faire sentir à la lecture de ce qui reste à raconter. — Un jeune poète, saisi d'enthousiasme à la vue des prodiges dont la Providence avait marqué le berceau de l'œuvre, crut avoir trouvé, dans l'épisode d'Élisa, un aliment fécond pour sa verve. Il echant la philanthropie, et le nom de la charité ne put résonner sur sa lyre.

Malencontreux poète ! De toutes parts éclata un murmure d'improbation et de scandale. — La charité se trouvait outragée dans les éloges indiscrets prodigués à sa rivale ! — Mais « la charité est douce, elle n'est point envieuse; » la force et la patience, ses dignes compagnes, ne l'abandonnèrent pas. Elle sut garder sa dignité céleste, sans blesser, ni éloigner personne. — C'est ainsi que s'accomplissent les vues de la Providence.



CHAPITRE QUATRIÈME.



Nouvelles infirmes. — Espérance trompée. — Mad. B... —
Mad. C.... — Mad. B.... — Soirées d'hiver. — Fête d'un genre
tout nouveau. — Lithographie.

Les impressions fâcheuses qu'avait jetées la
muse philanthrope dans des âmes jalouses de la
gloire de Dieu, s'effacèrent insensiblement, et le
nombre des nouvelles infirmes venant à s'élever
jusqu'à dix, on fut contraint d'abattre des cloi-
sons et de songer à de nouveaux arrangements.

Un an s'était écoulé dans les greniers de la Manécanterie, lorsqu'un homme, distingué par sa position sociale, vint annoncer ses vues bienfaisantes pour l'œuvre. Les garanties que présentaient ses ressources et son zèle produisirent une douce mais passagère illusion. Tels sont mes projets, dit-il : Non loin du quartier que vous habitez, est un bâtiment vaste, distribué commodément ; je veux en disposer pour vous. — O homme généreux !!! où est-il ce bâtiment ? — Quand sera-t-il prêt ? — Vous vous promenez déjà, lecteur, dans ses longs corridors ; déjà vous vous y croyez avec ces infortunées dont vous êtes l'ami ; déjà vous rassemblez dans cet édifice toutes les infirmes de la cité. — Mais hélas ! on ne répond plus que par des divagations, et des délais, puis, rien — rien. — Devrons-nous détruire nos rêves de cœur ? Oui — évanouissez-vous, grandes espérances ! tombez, beaux châteaux en Espagne ! il faut remonter dans nos greniers. C'est encore un mécompte que suivront d'autres mécomptes ; l'œuvre du Ciel ne s'en poursuivra pas moins.

Quelque temps après, Mad. ***, suivant le précepte de l'Apôtre. « faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qu'une même foi a rendus avec nous domestiques du Seigneur, »

accourut au chevet d'une proche parente ; mais auparavant elle chercha , pour la suppléer parmi les âmes pieuses et charitables de cette ville , un de ces êtres préparés , façonnés spécialement pour l'œuvre dont jusque-là elle avait été la directrice. La charité se manifeste sous mille formes ; mais toutes ne conviennent pas au genre d'établissement dont nous nous occupons. Il fallait une vocation particulière ; il fallait même que la Providence la révélât , en la mettant en quelque sorte sur le chandelier. La Providence fidèle répondit aux supplications de Mad. *** qui céda à Mad. R. *** le gouvernement de sa maison pour un temps indéfini. Tout marcha , tout prospéra sous l'administration de Mad. R. *** : les revenus s'augmentèrent , la caisse , presque à sec , se trouva bientôt suffisamment pourvue. Une telle coadjutrice aurait été une trop grande consolation pour Mad. *** , et ce n'est pas dans les consolations que la divine Sagesse aime à nourrir ceux qu'elle emploie à ses desseins ; ce n'est pas ici bas qu'elle veut les récompenser. Mad. R. *** fut appelée à d'autres soins de charité que les devoirs du sang lui imposaient. — Bientôt , au nom de la Providence , se présenta Mad. C. ***. Elle joignait , aux précieuses qualités de sa devan-

cière dans la carrière de la charité, l'habitude de la souffrance. — C'était une de ces âmes rares, ayant toujours une parole consolante à faire entendre à l'oreille de la douleur. — O le parfait modèle pour les personnes qui se consacrent au soulagement de ceux qui souffrent ! — Pourquoi le Ciel vint-il clôturer si tôt une vie si belle de dévouement ? — Son passage au milieu des incurables a été de courte durée, mais il a laissé dans sa traversée rapide des souvenirs qui font bénir sa mémoire. Adorons et baisons la main que tend la Providence ; au lit de mort, elle désigne encore celle qui doit succéder à Mad. C. ***. C'est Mad. R. C. *** qui est chargée de recevoir les derniers soupirs de la mourante et de devenir sa légataire. Plus le Ciel semble jeter d'obstacles sur les voies, plus il étale sa puissance. — Ne soyez donc pas surpris, lecteur, si vous nous entendez souvent parler avec enthousiasme de l'œuvre des incurables, c'est qu'il n'appartient qu'à la Providence d'employer pour ses desseins cette succession d'auxiliaires, tous plus faibles et plus dépendants les uns que les autres. — Sous cette troisième administration, les secours ne tarirent point ; les ressources s'accrurent à mesure que le nombre des infirmes devint

plus grand. Au bout de deux ans d'absence, ou plutôt d'une surveillance éloignée, Mad. *** revint se placer à la tête de son hospice.

Nous allons maintenant assister à la manifestation solennelle des volontés du Seigneur; il va tirer le voile qui a pu cacher à bien des regards les destinées de l'Établissement. — Un incident préliminaire se place là d'abord, pour montrer, suivant le mot du roi prophète, que tout sert à Dieu pour l'accomplissement de ses volontés.

Alors s'ouvrait la saison où le besoin de se voir, d'étendre, ou du moins de multiplier ses relations, se fait sentir plus impérieusement dans le monde. C'était l'hiver de 1825. On parla d'organiser des soirées dans la famille de Mad. ***. Le projet lui sourit. Qui sait, dit-elle, si je ne trouverai pas là un moyen de soutenir mon *œuvre*? La société devait se composer de quelques habituées du cercle intime; il lui fut aisé de réclamer une part dans la rédaction des statuts dont voici les plus importants : 1° On travaillera pour les pauvres; 2° les dames viendront à la soirée sans toilette; 3° on se retirera à dix heures du soir; 4° les soirées seront couronnées par un exercice solennel; 5° le jour des réunions est fixé au mercredi de chaque semaine.

Le premier mercredi donc , les dames se rendirent au lieu convenu et trouvèrent des tables , et les ustensiles nécessaires pour le travail. Le mercredi de la seconde semaine , des étoffes furent envoyées aux nobles ouvrières de la charité. — Les dames s'assemblaient à cinq heures , les maris ou les frères venaient les chercher à neuf. Une partie d'écarté occupait les derniers instants , le pauvre en recueillait le bénéfice , on s'en allait content ; on n'avait pas perdu sa journée , on avait fait une bonne action.

Pour établir l'ordre dans le travail , on nomma une présidente , une secrétaire , une trésorière : note exacte fut tenue des étoffes et de leur emploi , ainsi que de la recette et de la dépense.

Dans le nombre des envois , il en était un composé de six habillements complets pour des petits garçons. Une lettre anonyme observait que ceux-ci ne devaient pas être oubliés plus que les petites filles. Mais parmi toutes ces étoffes et toutes ces toiles , nous ne voyons pas le lot de nos chères infirmes : parlez , parlez donc , ô vous à qui le Ciel confie leurs intérêts. — L'heure n'est pas venue de révéler encore le secret de la Charité.

Au jour de l'exercice solennel et de la dis-

tribution des prix, M. le Curé de Saint-François, M. Jul...., avait envoyé, sur la demande des dames, douze petits enfants pauvres, de l'un et de l'autre sexe, pour recevoir chacun un vêtement complet.

La séance s'ouvrit par un compte-rendu du travail des soirées. Pendant que le gracieux orateur prononçait ces mots : Il est juste, mesdames, que vous jouissiez du bien que vous avez fait...., on vit entrer les pauvres petits enfants, vêtus des habits confectionnés dans les réunions d'hiver. Les uns tenaient des couronnes, les autres portaient des corbeilles remplies des fleurs du printemps qu'ils vinrent mettre aux pieds de leurs bienfaitrices. Les larmes coulaient de tous les yeux. Douces larmes ! c'était la joie de faire des heureux qui les faisait répandre.

Femmes généreuses, plus tard plusieurs parmi vous peut-être ont répondu à la voix du monde qui lui aussi appelle dans ses fêtes. Eh bien ! ces fêtes procurent-elles la joie si pure, si vraie qui ravit et comble l'ame, comme celle dont nous vous rappelons le souvenir ? Avouez-le : un instant de ces jouissances du cœur, que vous éprouvâtes alors, vaut mieux que des heures de plaisir goûté dans les fêtes où les enfants du siècle vont cher-

cher vainement le bonheur. On aime à garder l'impression des trop rares beaux jours dont se compose la vie, en conséquence, pour consacrer le souvenir de cette fête, on pensa, non à frapper une médaille, le cœur n'est pas fastueux, ses moyens à lui sont faciles, simples comme ses sentiments. Un jeune artiste de la société fit un joli dessin de cette scène charmante dont un exemplaire lithographié fut distribué à chacun des membres de la société, comme le naïf mémorial d'une fête qui n'avait laissé après elle ni regrets ni remords.



CHAPITRE CINQUIÈME.



Fondation définitive des Incurables. — Société de charité. — Ses premiers travaux. — Changement de domicile. — Visite à M. le Curé d'Ainay. — Sœurs de Saint-Joseph. Élan chrétien. — Nos frères dissidents. — Dames catholiques, seules membres du conseil.

Cette fête, sans que personne y eût songé, devait fournir la pierre fondamentale de la Maison des Jeunes Filles Incurables. Ainsi l'avait arrêté celui que l'Apôtre appelle le suprême architecte.

Un jour, allant visiter l'Établissement, nous y

trouvâmes une dame que l'œuvre compte parmi ses fondatrices ; nous la priâmes de nous raconter comment on parvint enfin à la placer sur des bases solides et définitives ; elle parla en ces termes :

« Après avoir joui des douces émotions que nous venions d'éprouver , nous fîmes l'examen de ce qui restait à distribuer. Entr'autres objets étaient des couvertures qui me semblèrent tenter Mad. *** ; je ne me trompais pas, elle les réclama bientôt pour de pauvres filles qu'elle disait connaître depuis longtemps , nous les lui adjugeâmes. On tira au sort les noms de celles qui se rendraient à la demeure de ses protégées , le sort me fut favorable. Nous connaissions sans doute à Mad. *** un vif penchant à la bienfaisance : aucune de nous ne connaissait sa famille adoptive ; mais l'heure était venue de découvrir et de publier les œuvres de Dieu , qui s'exécutent toujours dans leur temps et d'après sa volonté ; sur les indices demandés et obtenus , dès le lendemain nous portâmes le fruit de notre travail à son adresse. Que voyons-nous ! une troupe d'enfants de tout âge. En face de ce spectacle nous fûmes vivement émues. Quelques questions satisfaites dévoilèrent tout le mystère

de la charité. Nous nous bâtons vers chacune de nos compagnes, nous annonçons notre découverte, et nous faisons un appel à leur pitié.

« Le mercredi suivant, Mad. *** ne devait attendre personne, la société étant dissoute par le fait de la cessation des soirées; nous nous trouvâmes pourtant au complet. Les dames députées avec moi, reproduisirent le tableau qu'elles avaient vu, et é mirent le vœu que la société fût prorogée. Nous demandâmes en outre qu'on se déclarât en permanence pour prendre instantanément le moyen de soutenir une œuvre qui avait si éloquemment parlé au cœur : Dieu le veut, Dieu le veut, s'écria-t-on dans toute l'assemblée.

« A ces mots, nous arrêtàmes la personne qui nous donnait ces ravissants détails, et nous nous écriâmes à notre tour : Qu'elles sont grandes! — Qu'elles sont dignes de vénération, les femmes qui remplissent ainsi la mission que Dieu leur a donnée en les mettant sur la terre, celle, de consoler et de soulager ceux qui souffrent!

« On nomma un conseil : les nominations des dames qui avaient été désignées pour présider au travail des réunions, furent maintenues, et comme il était juste que celles qui venaient de

contribuer au bienfait, fussent appelées à le continuer, on arrêta que le conseil serait composé de quatorze dames, c'était le nombre de celles qui avaient pris une part active aux travaux des soirées d'hiver.

« Ce premier travail fait, on s'occupa de donner un nom à l'Établissement. Que voulons-nous faire, dirent les membres chrétiens de cette assemblée? — Nous voulons élever un bâtiment pour sauver les filles malheureuses des « grandes eaux de la tribulation ; » eh bien ! qu'il aie ses ancrés dans le Ciel. — Nous voulons fonder une maison de charité, plaçons-là, sous la sauve-garde de la religion, sous le vocable de la charité. On l'appellera : *l'Établissement de Charité pour les Jeunes Filles Incurables*. Une commission nommée pour annoncer le but de l'institution et les conditions exigées, vint ensuite soumettre ses vues.

« Le conseil les adopta : elles étaient rédigées comme il suit :

« L'Établissement de charité des Jeunes Filles Incurables est fondé pour servir d'asile aux jeunes filles d'une indigence bien constatée, et qu'une infirmité ou une maladie jugée incurable, met hors d'état de gagner leur vie ; elles

y sont reçues gratuitement, y trouvent logement, nourriture, vêtement, éducation.

Une des dames composant le conseil est chargée de visiter les filles qui demandent à être admises, et sur son rapport elles sont inscrites ou refusées dans la première assemblée. Pour être inscrites, elles doivent présenter leur acte de naissance, un certificat du médecin de la maison qui atteste leur infirmité, et un certificat d'indigence, du curé de leur paroisse. Elles sont ensuite reçues suivant leur rang d'inscription.

Les effets apportés par les incurables, deviennent à leur mort la propriété de l'établissement.

Une fois admises, elles doivent obéir aux dames chargées des soins intérieurs; elles sont occupées à divers emplois, suivant leur capacité et leur force; le produit qui pourrait résulter de leur travail appartient à la maison.

En cas d'insubordination, elles sont renvoyées, leurs effets leur sont rendus. — On ne reçoit pas dans la maison les filles atteintes de folie, d'épilepsie et de maladies contagieuses. »

Trois points furent discutés et convenus dans la réunion suivante :

1° La rédaction d'un règlement dont nous donnerons le préambule et quelques articles à la fin de ce volume ;

2° La location d'une demeure au quartier d'Ainay moyennant six cents francs. En vain la trésorière assura-t-elle que l'argent en caisse ne couvrirait pas ces frais, le conseil passa outre; on avait lu ces paroles des divines Écritures : « Jetez vos soucis dans le cœur de Dieu, il vous nourrira lui-même. » Et ces autres : — « Ne dites pas comme les payens : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? »

Le troisième point arrêté fut l'appel de deux sœurs de Saint-Joseph au gouvernement religieux de la maison.

Les infirmes prirent possession de leur nouveau gîte, rue Vaubecour ; aussitôt trois dames ayant à leur tête, Mad. ***, la présidente, vinrent annoncer de nouvelles ouailles au bon pasteur de la paroisse d'Ainay ; en leur nom et celui de leurs humbles commettantes, elles déposèrent à ses pieds l'hommage d'un profond respect et d'une soumission entière. Accueil bienveillant fut fait aux unes, appui et protection furent promis aux autres ; les dames prièrent ensuite M. le curé de venir installer dans leurs fonctions les deux

sœurs de Saint-Joseph ; il vint en effet , bénit l'assemblée , et prononça une allocution toute paternelle. Ne crains donc plus rien , petite famille de Jésus-Christ ; il a plu au père céleste de te donner un royaume ; non , ne crains plus , tu as pour te loger un asile commode , pour t'instruire des vierges remplies de piété , pour fournir à tes besoins des bienfaitrices ardentes ; un pasteur vigilant couronne tous ces riches dons de la munificence divine.

Cette organisation solennelle porta ses fruits ; les registres ne furent bientôt plus suffisants à l'impatience de ceux qui vinrent s'inscrire entre les bienfaiteurs. — L'élan avait gagné jusqu'à nos frères des communions dissidentes. Pouvait-on écarter leur main ? Pouvait-on les attrister , les humilier , les aigrir ? — Qui sait même si le Ciel ne ménageait pas cette aumône comme un moyen d'éclairer , de toucher , de convertir. — O vous ! que des préjugés de naissance éloignent du catholicisme , à Dieu ne plaise que nous vous repoussions , et que nous ayons pour vous d'autres sentiments que ceux de la charité de Jésus-Christ ! Nous croyons , il est vrai , que l'Église catholique possède le précieux dépôt des vérités révélées aux hommes ;

nous croyons que des communions séparées de cette Église, il y a trois siècles, ne sont pas la religion fondée par Jésus-Christ et ses apôtres, il y a dix-huit siècles ; — mais en seriez-vous moins, pour nous, les images vivantes de la divinité, le prix du sang de l'homme-Dieu, des frères bien-aimés dont nous appelons le salut de toute la ferveur de nos prières. — Ne craignez pas ! jamais une parole de fiel ne souillera nos lèvres ; jamais un sentiment d'amertume, ou un procédé d'intolérance ne refroidira la charité qui brûle pour vous dans nos cœurs : donnez donc, continuez à donner, nous recevrons avec joie et reconnaissance, et dans un épanchement de cœur tout chrétien, nous vous dirons : Oh ! vous faites la miséricorde, puissiez-vous à votre tour recevoir la miséricorde ! — Vous donnez aux pauvres de Jésus-Christ, que Jésus-Christ vous fasse en retour le don inénarrable, le don de la foi sans laquelle il est impossible de lui plaire jamais ! Vous adouciez la souffrance, que Dieu vous fasse paix, mais cette paix que la terre ne donne pas, cette paix « par Jésus-Christ qui est le Seigneur de tous. »

Après cette haute profession de charité chrétienne, nous devons ajouter pourtant qu'il n'eût

pas été d'une sage administration d'introduire des membres dissidents dans le personnel du conseil ; la présidente proposa d'ajouter au règlement l'article dont voici la teneur. — « Les dames catholiques seules feront partie du conseil. » Cet article fut adopté à l'unanimité.





CHAPITRE SIXIÈME.



Assemblée générale. — Discours de la Présidente. — La certitude de parler à un auditoire ami l'encourage. — Importance de l'Établissement. — Moyens employés au soulagement des infirmes. — Résultats. — Actions de grâces. — Appel aux bienfaiteurs. — Compte-rendu.

« Tous les comptes sont, à la fin de l'année, vérifiés par le conseil : là on dresse en présence des bienfaiteurs un état général des recettes et des dépenses. » Pour se conformer à cet article du règlement, une lettre de convocation fut envoyée à tous les bienfaiteurs des jeunes filles

incurables ; ils vinrent en grand nombre au jour et lieu marqués. C'était le 21 décembre 1826. Mad. *** , la présidente , prononça le discours suivant :

MESDAMES ET MESSIEURS ,

« Nous allons vous entretenir d'une institution dont la frêle existence demande votre appui. Quoiqu'elle soit parvenue à sa septième année, jusqu'à ces derniers temps, sa marche avait été si chancelante, que le petit nombre de personnes qui en prenaient soin, n'osait appeler l'attention sur une réunion qui paraissait tous les jours devoir se dissoudre.

« Cependant quelques rayons d'espérance venaient parfois relever notre courage, et nous donner de nouvelles forces, lorsque, l'an passé, quelques personnes, apprenant le but de cette institution et le bien qu'elle pouvait faire, apportèrent de nouveaux secours ; leurs bienfaits et leurs conseils nous firent espérer que les jeunes incurables auraient une retraite assurée.

« Nous allons aujourd'hui vous donner, en peu de mots, un aperçu sur l'utilité de cette maison, vous faire connaître les moyens que nous avons

eru devoir employer pour le bien de nos jeunes infirmes, et enfin vous rendre compte des dons de toute espèce que nous avons reçus, et de l'emploi que nous en avons fait. Ce qui m'enhardit aujourd'hui à prendre la parole, c'est la certitude que, parlant à une assemblée toute composée de bienfaiteurs, je n'ai ni esprits à persuader, ni cœurs à émouvoir, et que vous m'écouteriez avec intérêt, si je vous parle de bien à faire, de malheureux à soulager.

« Si la charité, cette vertu toute chrétienne, donne asile à l'orphelin et au vieillard indigent, doit-elle fermer les yeux sur le sort de la jeune fille, qu'un vice de conformation, ou une maladie incurable empêche de pourvoir à ses besoins?

« Là, c'est une jeune aveugle privée du sens qui contribue le plus à régler nos actions, qui facilite notre jugement, et d'où naissent la plupart de nos pensées. Étrangère à la lumière, ses autres facultés se trouvent condamnées à un cruel repos, ses mouvements vagues et incertains ne tendent à aucun but, n'aboutissent à aucun résultat, si des soins empressés, une éducation toute particulière ne viennent la sortir de l'indigence, en utilisant le peu de ressources que son infirmité lui laisse.

« Ici, c'est une jeune paralytique dont les jours s'écoulent dans une inaction cruelle, et dont l'imagination déroule à ses yeux le triste tableau d'un avenir plus terrible encore : incapable de mouvement, sa vie n'est qu'une sombre réflexion sur sa pénible existence ; son esprit actif et ardent ne trouve que des organes morts ou impuissants qui ne peuvent obéir à l'impulsion de son âme. Destinée à être le soutien d'une famille, elle n'en est que le fardeau, et cette pensée pénible ajoute encore à l'horreur de sa position. Chez le vieillard au moins, les facultés de l'âme s'affaiblissent avec celles du corps ; à mesure que ses sens s'émoussent, son cœur se refroidit, il n'a plus qu'une existence passive : heureuse prévoyance de la nature, qui a su nous voiler le triste spectacle de notre décrépitude, et nous faire quitter la vie au moment où nous devons le moins la regretter.

« Mais, sans vous faire le tableau de toutes les infirmités et le récit de toutes les douleurs, combien n'est-il pas grand le nombre des jeunes filles qui, chaque année, sortent de nos hôpitaux, après avoir supporté de cruelles opérations ou essuyé de longues maladies, qui ne quittent cette demeure que pour traîner dans la

misère une vie pénible et languissante, et dont la faiblesse demande encore longtemps des soins éclairés, un repos physique et moral dans un air plus pur, comme dans un séjour moins douloureux ! Où vont se réfugier ces jeunes victimes, qui, ayant connu toutes les douleurs, ne semblent avoir échappé à la mort que pour conserver une existence plus horrible ? La plupart appartiennent à la classe ouvrière si nombreuse dans notre ville, dont le travail pénible et peu salarié n'est qu'une faible ressource pour apaiser des besoins sans cesse renaissants, et suffit à peine pour alimenter une famille, dont tous les membres, actifs et laborieux, ne peuvent trouver, dans de longues journées, de quoi se procurer le nécessaire ?

« Notre établissement a déjà recueilli plusieurs de ces infortunées sorties de l'hôpital avec une santé altérée.

« Par l'esquisse que je viens de vous tracer, vous voyez, messieurs, des maux de toute espèce aux prises avec le sexe le plus faible, et qui, dans l'âge de l'espoir, sont venus détruire toute espérance. Nous avons hésité et réfléchi longtemps sur le choix des personnes que nous devons placer pour la surveillance de cette maison.

Après différentes épreuves, nous nous sommes enfin décidées en faveur des sœurs de Saint-Joseph, qui se vouent au soulagement de toutes les misères et dont la seule ambition est de faire le bien.

« Nous n'avons pas cru devoir laisser nos jeunes infirmes dans l'oisiveté, et nos sœurs ont été chargées de distribuer à chacune d'elles le genre d'occupation qui pouvait le mieux s'adapter à son infirmité. On leur donne ainsi la sage et utile habitude du travail; on éloigne de leur esprit cette idée pénible d'être à la charge de la société; les ouvrages qu'elles voient sortir de leurs mains leur font présumer qu'un jour elles pourront se suffire à elles-mêmes. En suivant cette méthode, nous ne serons pas exposées au reproche d'avoir ouvert un asile à la paresse, et de favoriser le nombre des indigents qui, sous le prétexte d'une infirmité, passent leurs jours dans le repos, et ne se créent de ressources que dans la charité mal entendue de certaines personnes. Notre but est tout à la fois de soulager des malheureux et d'en diminuer le nombre.

« Nous avons déjà eu la douce consolation d'y réussir. Deux filles qui avaient été renvoyées de l'hôpital, comme incurables, ont été reçues dans

notre hospice , y ont recouvré la santé , et peuvent à présent , par leur industrie , se suffire à elles-mêmes ; l'une , qui demeure encore dans la maison , rapporte tous les jours à la bourse commune le produit de son travail , et a la douce jouissance de contribuer au soutien d'un Établissement auquel elle doit sa nouvelle existence.

« Le plus grand nombre sans doute ne peut espérer le même bonheur , car , le plus ordinairement , leurs maladies sont au dessus des ressources de l'art. Celles qui ne guériront pas vivront du moins à l'abri de la misère , et entourées des soins que leur état réclame ; séparées du monde , elles ne seront plus pour lui un objet de pitié ; elles goûteront au sein de la retraite des jours paisibles , seule jouissance à laquelle elles puissent aspirer. Recevant le pain des mains de la charité , elles aimeront cette fille du ciel ; et cet heureux mélange de bienfaits et de reconnaissance établira en elles les fondements d'une religion qu'il leur sera doux de connaître et de pratiquer. Aidées et instruites par de saintes filles qui consacrent leur vie au service du malheur , elles apprendront leur morale , et supporteront mieux leur infortune ; une

conduite si belle , dans un cœur si simple , leur révélera les mystères de la Divinité , et dirigeant vers elle leur ame et leurs pensées , elles pourront dès-lors entrevoir le bonheur en pensant à un autre séjour.

« Voici , messieurs , le plan que nous avons cru devoir adopter pour un Établissement qui est encore dans son enfance ; tout nous fait espérer que cette institution , jusqu'à présent peu connue , atteindra tout le développement dont elle est susceptible. C'est la première fois qu'elle élève la voix dans une assemblée générale de ses bienfaiteurs ; c'est devant ceux de qui elle tient tout , et de qui elle attend tout encore , qu'elle devait faire entendre les premiers accents de la reconnaissance.

« Vos jeunes protégées sentent vivement tout ce qu'elles doivent à votre charité ; elles aiment à croire que vous ne les abandonnerez pas ; elles tâcheront , de leur côté , de vous récompenser par leur conduite du bien que vous leur aurez fait. »

Après ce discours , Mad. la Secrétaire donna en ces termes la lecture du Compte-Rendu :

« Cet Établissement , qui existe depuis 1819 , n'a pris de la consistance qu'en l'année 1825 ;

à cette époque de nouveaux bienfaiteurs se réunirent à la fondatrice.

« Le bien que cette bonne œuvre a fait, depuis son début, est assez grand pour que nous puissions espérer de voir augmenter le nombre des souscripteurs. Déjà vingt-huit infirmes ont trouvé ici, pendant plus ou moins de temps, un asile et tous les secours nécessaires à leur malheureuse position : sur ces vingt-huit personnes, onze sont encore dans la Maison, une est entrée à la Charité, lorsque son âge lui a permis d'y être admise ; jusque-là elle eût souffert tous les tourments de l'indigence, si votre charité ne fût venue la secourir ; quatre sont retournées chez leurs parents ; huit sont mortes, sans que les horreurs de la misère aient accompagné leurs derniers moments ; trois ont été transférées dans d'autres maisons de charité, créées spécialement pour les infirmités dont ces pauvres filles étaient atteintes. Nous avons eu le bonheur d'en voir guérir deux, qui sont à même à présent de gagner leur vie ; l'une âgée de vingt-quatre ans, à qui nous avons fait apprendre l'état de lingère, était affectée d'une luxation spontanée du côté droit, avec carie de l'extrémité de l'os ; elle a recouvré, par des médications ap-

propriées à son état, l'usage des mouvements dont elle était privée.

« L'autre âgée de vingt-neuf ans, avait au genou droit une tumeur blanche qui s'est terminée par une ankylose; cette espèce de guérison lui permet aujourd'hui de travailler et de pourvoir à ses besoins. Que seraient devenues ces deux infortunées sans les secours qu'on a donnés à l'une pendant deux ans, à l'autre pendant plus de cinq? Ces heureux résultats font espérer que l'Établissement des jeunes filles incurables atteindra tout le développement dont il est susceptible. »

Suivit ensuite l'état des recettes et des dépenses pendant l'année 1826. Nous avons placé à la fin du volume l'état des recettes et des dépenses de chaque année.

CHAPITRE SEPTIÈME.



Sainte ambition de la charité. — Soirées d'hiver. — Vente au profit des incurables. — Crieur à vie des incurables. — Sa mort. — Adresse et visite à M. le Curé d'Ainay. — Supplique à monseigneur l'Archevêque. — Approbation. — Bénédiction.

La première assemblée avait jeté l'espérance dans toutes les âmes, exalté tous les courages, — Le nombre des infirmes fut porté à douze. On ouvrit une nouvelle liste de souscripteurs; quelques semaines suffirent pour la remplir. Mais la

charité à son ambition, ambition d'un ordre saint; elle ne dit jamais, non plus, elle, « assez, assez. » — Elle aussi brûle, dans sa soif incessante d'acquérir et d'acquérir encore pour les pauvres qui ne manqueront jamais, suivant la parole de Jésus-Christ.

Pour accroître les secours et les mettre en harmonie avec les besoins, fera-t-on une quête à domicile? Quelques dames du conseil en avaient la pensée; mais ce moyen aurait-il rempli le but? n'était-il pas un peu usé? Une dame opina autrement. Recourons, dit-elle, à l'industrie de l'an passé; il vous souvient de notre travail et de ses fruits merveilleux! Pourquoi le même résultat ne couronnerait-il pas les mêmes efforts? Nous ferons appel aux messieurs de l'*œuvre* plusieurs, certainement, nous enverront des étoffes, des toiles, des dessins. Cet avis fut adopté, et soudain l'on se remit à l'ouvrage et l'on confectionna des objets susceptibles d'être vendus à l'enchère. De part et d'autre, chez les dames et chez les messieurs, chacun rivalisa de générosité, de goût, d'adresse; de part et d'autre la tâche fut noblement remplie.

Comme le but était d'obtenir le plus de bénéfice possible, on s'appliqua à donner une tour-

nure gracieuse à des hochets, à des bagatelles, à des riens; à de petites poupées en papier peint, par exemple, à des porte-allumettes en carton.

Au jour de l'exposition du produit de l'industrie chrétienne, à l'heure de la vente, la porte s'ouvrit pour montrer à l'œil impatient, un magasin, un véritable magasin fourni de broderies, cartonnages, dessins, ouvrages au tour, etc., etc.

Les fonctions de crieur furent offertes à M^r P. J. fils d'une dame du conseil. — L'aimable jeune homme mit dans son emploi la complaisance, le zèle, l'habileté d'un cœur ardent qui saisit une bonne action qu'on lui donne à faire à son entrée dans la vie. Les objets les plus simples, il les appelait de ces dénominations qui excitent et amorcent agréablement l'acheteur. — Ne vit-on pas de petits dessins faits à la hâte, d'un travail médiocre, se vendre quinze, vingt, trente francs : des paquets d'allumettes en papier roulé monter à six, huit francs ! vous pouvez, lecteur, calculer quel dut être le prix des lots considérables. — La recette fut prodigieuse, il n'y avait là pourtant que les habitués du cercle intime. En se séparant, l'assemblée nomma, par acclamation, M^r P. J. crieur à vie des incurables. Le

bon jeune homme !!! il tressaillit à cet honneur ; mais la cruelle mort ne voulut ratifier ce choix que pour peu d'années : elle frappa bientôt ce cœur qu'une mère chrétienne avait si bien instruit à la pitié et à la miséricorde.

M. le Curé d'Ainay avait eu une part trop grande aux premiers succès de l'Établissement, pour qu'on ne se hâtât pas de lui faire parvenir le tribut d'une reconnaissance solennelle. Une adresse lui fut votée par le conseil qui députa trois dames pour le remercier et le prier tout ensemble, de vouloir présider et consacrer par sa présence leurs délibérations. M. le curé accéda à cette demande. Le règlement dont la commission avait élaboré le projet lui fut soumis et mérita son suffrage. M. le curé avertit ensuite les dames qu'elles auraient à le soumettre à l'auguste approbation du premier pasteur, leur annonçant qu'il les préviendrait et recommanderait leur œuvre à monseigneur l'Archevêque. L'approbation de l'ordinaire, rigoureusement exigée, était d'ailleurs d'une trop haute importance au début de l'Établissement.

Paraissez donc, dames chrétiennes, paraissez ! — Allez avec confiance devant le pontife ; il est le successeur des apôtres qui se servirent, eux

aussi, du ministère des femmes pour le soulagement de l'humanité : Paul, qui a cru devoir publier dans ses épîtres la charité et le nom de plusieurs femmes de son temps, Paul, dans l'âme duquel allaient retentir tous les maux et toutes les souffrances de ses frères, a soufflé sur lui son esprit compatissant, et répandu dans son cœur des trésors de grace et de bonté.

« Bénissez-nous, Monseigneur, bénissez notre œuvre, ou plutôt bénissez la vôtre; elle n'est plus à nous, » dirent les dames du conseil, en tombant aux pieds du prélat.

Le pontife étendit ses mains vénérables, les bénit. « Que J-C, dit-il, habite par la foi dans vos cœurs, et que vous soyez enracinées et fondées dans la charité. »

Plus tard, afin de laisser un monument de sa haute sollicitude pour l'établissement des jeunes filles incurables, un acte authentique fut dressé, ainsi qu'il suit :

« Nous Jean-Paul Gaston de Pins, archevêque d'Amasie, administrateur apostolique du diocèse de Lyon et Vienne, pair de France, etc., etc.

« Lecture prise du règlement ci-dessus, ouïe notre promoteur et notre conseil,

« Avons approuvé et approuvons ledit règlement, ordonnons qu'il sera exécuté en sa forme et teneur, et recommandons qu'il nous soit rendu compte de son exécution et de l'état de l'œuvre à laquelle nous prenons un vif intérêt, et que nous mettons sous notre protection spéciale.

« Donné à Lyon en notre conseil, le mercredi 26 août 1829. »

+ J. P. GASTON, archevêque d'Amasie,
administrateur apostolique de Lyon et
Vienne.

Par mandement,

ALIBERT,

Chanoine-Secrétaire.

CHAPITRE HUITIÈME.



Changement de domicile. — Assemblée générale présidée par M. le curé. — Sœurs de Saint-Joseph remplacées par des dames qui s'offrent pour être les servantes des pauvres incurables. — Discours de la présidente du conseil. — S. A. R. madame la Dauphine prend les incurables sous son patronage. — Prospérité. — Actions de grâces. — Prières aux bienfaiteurs.

Les motifs qui, déjà deux fois avaient commandé un changement de domicile, ne tardèrent pas à reparaître plus impérieux encore. La maison de la rue Vaubecourt était remplie; ses portes étaient assiégées par une foule de postulantes,

et point de cloisons à abattre comme dans les greniers de la Manécanterie. — On fut saisi au cœur de cette compassion dont parle l'Évangile, lorsque le peuple s'étant trouvé en grand nombre auprès de Jésus, et n'ayant pas de pain à manger, le Sauveur appela ses disciples et leur dit : « J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger. »

On loua, rue de l'Abbaye, la maison Capelin; le prix de la location était de treize cents francs, somme énorme, mais le *Deus providebit* du père des croyants était écrit dans tous les cœurs. En conséquence, et pour mériter du Ciel davantage, on admit toutes les infirmes qui purent entrer dans la nouvelle demeure. — Les calculs de la foi ne sont pas trompeurs, cette vérité ressort brillante du règlement des comptes à la fin de l'année 1827. — L'assemblée convoquée pour le 28 décembre se réunit sous la présidence de M. le curé d'Ainay. — Dans son allocution, M. le curé félicita les souscripteurs des progrès rapides de l'Établissement. Ces progrès lui semblèrent une marque de la protection divine et un sujet d'espérance pour l'avenir. — M. le curé termina en annonçant le remplacement des

sœurs de Saint-Joseph par des dames qui volontairement avaient abandonné les aisances de la vie pour se consacrer au soin des malheureux , et dont le rang , l'éducation , les vertus faisaient préjuger les plus beaux résultats.

Mad. la présidente donna lecture du compte-rendu que nous allons transcrire dans son entier :

MESDAMES ET MESSIEURS ,

« Par l'article 10 de nos statuts, nous nous sommes engagées à fournir chaque année un compte général de nos recettes et de nos dépenses ; cette reddition de compte , ajoutée au tableau représentant l'état actuel de l'Établissement , éclaire les souscripteurs sur l'emploi de leurs fonds , nous décharge du poids de cette responsabilité morale qui augmente à mesure que notre œuvre prend de l'accroissement , et enfin , procure à notre administration cette confiance qu'elle désire et qu'elle tâchera toujours de mériter. Cette revue de tout ce qui s'est passé de remarquable dans le cours de l'année, a aussi le grand avantage d'offrir sous un seul point de vue l'ensemble de nos travaux , de nous faire connaître les défauts qui ont pu s'introduire dans notre Maison , comme

de nous indiquer la route que nous devons suivre pour arriver au perfectionnement de cette institution naissante.

L'accroissement que nous lui avons vu prendre pendant l'année 1827, l'augmentation des recettes en souscriptions et en dons de toute espèce, ont été pour nous la preuve que notre Établissement est généralement regardé comme utile et nécessaire, et nous avons éprouvé une vive satisfaction en voyant sa prospérité s'accroître à mesure qu'il a été mieux connu : ainsi le nombre des souscripteurs, qui, dans l'année 1826, était de quarante-deux, s'est élevé en 1827 au nombre de cent cinq, et la recette des seules souscriptions, qui avait été de neuf cent soixante-sept francs pour la première année, a été, celle-ci, de trois mille deux cent sept.

« Mais ce qui a été pour nous un puissant motif d'encouragement, c'est le don d'une auguste princesse ; c'est cette marque d'intérêt de celle dont on ne peut prononcer le nom sans rappeler de cruels souvenirs, et sans faire le rapprochement des maux qu'elle a soufferts et de ceux qu'elle apaise. Ce don de madame la Dauphine nous a été accordé à la sollicitation de M. de Lacroix-Laval, maire de la ville de Lyon et pro-

tecteur de notre Établissement ; il n'a pas été le seul que nous ayons reçu : différentes personnes nous ont envoyé des sommes assez considérables, qui forment un total de seize cent quatre-vingt-cinq francs ; il nous a été aussi envoyé des dons en nature, soit en objets mobiliers, soit en comestibles, qui nous ont épargné bien des dépenses ; on peut les évaluer à une somme de sept cent cinquante francs, qui n'est qu'approximative.

Ce qui a contribué à augmenter notre revenu de cette année, c'est la vente de différents objets de mode et de fantaisie ; la plupart avaient été faits par les personnes qui s'intéressent à notre œuvre ; leur produit a été de cinq cent dix-neuf francs. Cette somme est considérable, vu le petit nombre et le peu de valeur de chaque objet. Nous profiterons de cette circonstance pour adresser des remerciements aux personnes qui les ont achetés ; il y a dans cette manière de donner autant de générosité que de délicatesse. Le résultat de toutes ces sommes forme un total de huit mille huit cent soixante-cinq francs.

Un résultat aussi avantageux nous a déterminées à chercher une habitation plus vaste et plus commode, dont les pièces fussent disposées d'une manière convenable à l'emploi que nous voulions

leur donner, qui, de plus, fût isolée et indépendante de toute autre location ; c'est ce que nous avons trouvé dans le local où nous sommes actuellement : ici, nous occupons tout une maison assez spacieuse, composée de trois étages, située dans un quartier sain, ayant la jouissance d'une petite cour et d'une terrasse, où nos enfants peuvent, quand le temps est beau, passer quelques heures de récréation. Le rez-de-chaussée est composé d'une grande cuisine, de ses dépendances, d'un réfectoire très vaste. Au premier étage sont une grande salle de travail, plusieurs dortoirs et une chambre pour le conseil ; le second est composé de huit pièces ayant chacune son emploi.

Dix-sept jeunes personnes occupent le premier étage. Voici les noms de leurs infirmités :

(Suit le rapport de M. Perrin, médecin de l'Établissement.)

Par l'énumération que nous venons de vous faire, nous voyons le triste tableau d'un sexe faible et délicat, atteint d'infirmités cruelles qui offrent peu d'espoir de guérison ; maladies qui se sont emparées de leurs victimes, dans un âge où l'on éprouve vivement toutes les impressions extérieures, où l'on pense à ses moyens de con-

servation, où l'on mesure l'étendue de la vie, où l'on en prévoit les besoins; dans un âge où l'ame a le sentiment de son indépendance et de sa supériorité, mais où elle sent aussi son impuissance, lorsque les sens ou les organes destinés à la servir, sont, par une cause quelconque, frappés de nullité.

Quelles que soient néanmoins les infirmités qui nous affligent, il est bien rare qu'elles détruisent en nous toutes nos facultés, et qu'elles paralysent tous nos moyens de conservation; on a remarqué même que la perte d'un sens augmente la sensibilité et l'énergie de ceux qui nous restent, que ces derniers héritent, pour ainsi dire, de l'activité des autres, et sont susceptibles d'acquérir une perfectibilité plus grande. Nous avons donc cherché à développer, par l'exercice et le travail, les facultés que nous avons découvertes chez nos jeunes filles; nous avons procuré à chacune le genre d'occupation qui pouvait le mieux s'adapter à ses moyens, et nous avons par là procuré à notre Établissement un petit revenu qui augmentera, nous l'espérons, lorsque chacune sera devenue plus habile dans le travail qu'elle a entrepris. Le dévidage à la mécanique en occupe plusieurs; d'autres apprennent à faire

des dentelles d'or et d'argent; le plus grand nombre est occupé à la couture. L'Établissement ayant hérité cette année d'une garde-robe assez considérable, une partie a servi à confectionner des couvertures; le surplus, consistant en coupons d'étoffes de tout genre, neufs ou usés, et qui paraissaient n'être bons à rien, a été recueilli avec une scrupuleuse économie, et a été suffisant pour faire trente paires d'une espèce de chausure tenant le milieu entre les souliers et les chaussons. Nous entrons ici dans des détails qui paraîtront peut-être trop minutieux, mais qui pourtant sont nécessaires pour faire connaître que nous recevons tout avec plaisir, et que ce qui est regardé comme inutile dans beaucoup de maisons, peut s'utiliser dans la nôtre.

Ces occupations ne sont pas les seules auxquelles nos enfants sont assujettis, et comme il en est plusieurs dont la triste position exige le secours d'une main étrangère, nous avons réuni et associé celles qui pouvaient se prêter un mutuel appui : la plus âgée donne ses soins à celle qui est encore en bas âge; celle qui a plus d'intelligence guide celle qui en est dépourvue; l'une prête son bras à une paralytique, qui, à son tour, donne des leçons à une aveugle. De là cette douce

conclusion que ceux-là mêmes qui reçoivent la charité peuvent encore exercer la bienfaisance, et que ce sentiment, si pur et si vrai, qui fait le bien de celui qui reçoit et le bonheur de celui qui donne, appartient à tous, puisqu'il a sa source dans le cœur.

En vous parlant de notre nouvelle habitation, nous avons dit qu'elle se compose de deux étages, et nous n'avons pas encore parlé de l'emploi du second. Nos revenus n'étant pas assez considérables pour recevoir un grand nombre de jeunes filles incurables, ayant pourtant un local assez vaste dont nous pouvions disposer, nous avons destiné momentanément cette partie de notre Maison à quelques personnes âgées et infirmes que nous avons reçues, moyennant une petite pension, qui doit être au moins de trois cents francs; nous les gardons jusqu'à l'époque où elles pourront entrer à la Charité, où nous les faisons inscrire.

Plusieurs voyaient diminuer un faible capital, dont le modique revenu devenait insuffisant, n'étant plus augmenté par le travail de leurs mains, et le besoin d'une année allait anéantir la seule ressource qui leur restait; la plupart ont eu une existence traversée de peines et de chagrins qui ont plus contribué à affaiblir leurs corps

que le poids des années ; elles sont entrées avec joie dans le port que nous leur avons ouvert ; là, elles pourront se reposer sur l'avenir , et , après un chemin si dur et si pénible , se séparant d'un monde où elles n'ont trouvé que privations, elles jouiront d'une retraite paisible, qui seule peut leur procurer quelque repos.

Eu terminant la revue de tout ce qui s'est passé dans le cours de cette année , nous aurions des remerciements à adresser à nos nombreux souscripteurs sur leur générosité, sur l'empressement et le zèle que chacun a manifestés pour la réussite et la prospérité de cette Maison ; mais l'esprit de charité ne cherche pas l'éloge, il ne trouve sa récompense que dans le bien qu'il procure. Cependant nous devons dire que les ressources de cette année ont surpassé notre attente , et nous ont permis de fournir aux dépenses considérables occasionnées par un changement de domicile, par l'accroissement de nos infirmes, l'achat d'un mobilier, la nourriture et l'entretien de trente-trois personnes. Ces frais se sont élevés à la somme de cinq mille six cent trente-six francs, dont le détail se trouvera exposé dans le tableau qui sera joint au compte-rendu ; cette somme soustraite de la recette totale, il nous reste trois mille

deux cent vingt-huit francs. Nous devons faire ici mention des sommes considérables que plusieurs personnes ont mises à notre disposition, et dont nous aurons la jouissance à l'époque où de semblables dons nous permettront d'acquérir un immeuble convenable à notre institution.

Nous venons de vous faire connaître la situation de notre Établissement, son accroissement rapide et son état prospère : puisse l'avenir être l'image du passé, et nous faire toujours rencontrer des personnes aussi charitables et aussi empressées à secourir les malheureux !

Mesdames, si, dans l'année qui vient de s'écouler, nous avons ressenti souvent et avec amertume la perte que nous avons faite des deux personnes qui, associées à nos travaux, nous aidaient de leurs conseils, nous ressentons aujourd'hui le besoin de rappeler leur mémoire, de nous entretenir encore de ces âmes pieuses qui ont contribué à la formation et au soutien de cet hospice, et qui ont laissé dans ce monde qu'elles quittaient, les seuls souvenirs que l'on conserve avec attendrissement, celui des belles qualités dont elles étaient douées et du bien qu'elles ont fait. Ces souvenirs doivent désormais remplir nos cœurs;

ils sont seuls capables de tempérer notre douleur et d'adoucir nos regrets.

Nous terminerons cette séance en priant les personnes qui ne connaissent pas encore cette Maison, de vouloir bien la visiter; nous sommes persuadées que la vue de ces jeunes infirmes et le récit que chacun pourra faire, réveilleront ce penchant naturel qui nous fait sympathiser avec le malheur, et nous porte à soulager l'infortune. »



CHAPITRE NEUVIÈME.



Mad. V.... — Ses travaux. — Influence de son passage dans la maison des Incurables, — Piété. — Concorde. — Testament des Incurables. — Mad. C.... — Maladie et départ de Mad. V....

Nous touchons à une époque où l'Établissement encore dans son enfance, va s'accroître et grandir. Les deux femmes généreuses qui succèdent aux sœurs de Saint-Joseph, seront d'une haute influence dans cet accroissement.

C'est un bien intéressant personnage dans l'his-

toire des jeunes filles incurables, que Mad. V***; nous pouvons faire son esquisse avec ces deux traits : piété, foi, toute de charité, ame de sainte enfin.

Mad. V*** vivait dans l'aisance, sans être riche de cette richesse qui autorise un luxe de bienfaits; seule avec ses qualités rares, elle eût déjà mieux valu que l'or. — Ceux qui ont été les témoins des prodiges de son zèle, savent combien il était éclairé, industrieux, persévérant; c'était une spécialité dans son genre. — Afin d'aider le lecteur à apprécier les efforts de Mad. V***, il faut qu'il sache, que la maison Capelin, celle qu'habitent encore les incurables, fut destinée primitivement à recevoir plusieurs ménages; c'était une longue série de petites pièces dont la distribution devait rendre le service très difficile; manquaient ensuite les articles de détail dont l'utilité est réelle dans un établissement nouveau, il fallait donc cet art, ces ressources, cette constance que donne une vie toute de charité.

Or, sous la main habile de Mad. V***, tout prit bientôt un bel aspect; que nous la considérions dans le gouvernement du matériel ou du moral, c'est toujours la même sollicitude, c'est

toujours le même succès. Il nous semble la voir occuper tous ces petits bras à de petits travaux, à des travaux proportionnés à leur forces. — L'ordre est la vie d'une maison. — Pour donner aux enfants des habitudes d'ordre, Mad. V*** leur faisait acheter à leur frais, les aiguilles, les épingles, les lacets, le savon à leur usage privé. La garde-robe de chacune devait toujours être en état de soutenir l'inspection ; la négligence ou le désordre rendait la délinquante passible d'une amende d'un ou deux liards : il y a au fond de tout cela des pensées profondes, et ces pensées profondes presque futiles en apparence, méritent de fixer toute notre attention.

Nous ne voulons ravir, ni diminuer le mérite de qui que ce soit. Tout le monde a fait son devoir, et aurait droit à des hommages ; mais qu'il nous soit permis, sans faire l'histoire, encore moins le panégyrique de personne, qu'il nous soit permis de consacrer une page à la louange de Mad. V***, elle contribua trop efficacement à créer, à perpétuer le bon esprit qui demeure et demeurera chez les jeunes filles incurables.

Les enfants que la pauvreté et la douleur y rassemblent, sont venues, hélas ! de plus d'une

sorte de famille : la souffrance et le dénûment ne sont pas toujours le plus funeste lot apporté du toit paternel ; les misères de l'âme le disputent quelquefois aux misères du corps ; cependant visitez la maison où est entrée Mad. V. *** , vous verrez une communauté d'une harmonie parfaite. Tout y est pieux, édifiant, réglé : heure pour le lever et le coucher : heure pour la prière, la méditation, le chapelet, la lecture ; heure pour le travail, le repas, la récréation, le repos ; jour pour adorer Jésus-Christ au très saint sacrement de l'autel, jour pour s'approcher du tribunal de la pénitence : regardez cet abandon naïf, ce laissez-aller filial pour la présidente qu'elles appellent leur *chère mère*, et qui est en effet leur tendre mère : elles rendent à ses dignes coopératrices les témoignages de gratitude et de vénération qui leur sont dus : arrêtez-vous devant le tableau des relations des infirmes entr'elles, et voyez la bienveillance dont elles sont animées les unes pour les autres. — Voilà une nouvelle sœur d'affliction qui entre : elle est accueillie, fêtée, bien venue. — Est-elle toute enfant ? — Vite la plus raisonnable pour lui apprendre la prière, le catéchisme, le travail ; pour l'initier aux usages

dont la connaissance importe à la petite part de bonheur, qu'il est donné à chaque créature de posséder dans la vallée des larmes. Ici, « la douce loi de porter mutuellement le fardeau les uns des autres, » reçoit sa rigoureuse exécution ; le lien de la charité unit plus fortement encore que le lien de la souffrance. Ah ! vous serez profondément touché de ce calme céleste qui reluit sur des corps marqués aux stigmates sacrés de Jésus-Christ : vous verrez clairement la traduction admirable, la traduction de fait, la mise en action de ce mot sublime qui n'a pu sortir que de la bouche d'un Dieu..... « Heureux ceux qui souffrent !! »

Or, ces résultats sont dus en partie à l'action providentielle de Mad. V ***. Si vous l'aviez entendue!! Comme elle apprenait à appeler les choses par leur véritable nom, la souffrance un bien ! — Comme elle savait trouver ces paroles qui partent du cœur, et qui arrivent au cœur ! — Comme elle savait parler de Jésus mort sur la croix, des martyrs qui ont tant souffert ! — Comme elle disait avec onction : « Mes enfants, les maux de cette vie passagère, sont les biens de toute l'éternité! » Hélas ! les pauvres créatures ont tant à endurer ! Oh ! qu'il leur est nécessaire, le

rayon de consolation que Dieu envoie aux affligés par un de ses anges ! Imaginez-vous que les incurables souvent sont démolies petit à petit, pièce par pièce ; et comme elles conservent leur raison , jusqu'au dernier période du mal , elles ont le cruel loisir de voir en face le terme prochain de la destruction de leur terrestre enveloppe ; mais l'ange dont nous avons parlé est là tout prêt : il leur montre , à la place de ce corps pressuré, enlaidi, défiguré , le corps nouveau « qui sera semblable au corps impassible et brillant de beauté du chef des élus , puisqu'il a participé aux opprobres de sa passion. » Elles ne peuvent que gagner à changer de monde ; saint Paul a écrit pour elles le *lucrum mori* , mourir est un gain ; c'est pourquoi vous les voyez calmes sous les serres de la mort.

Raconterons-nous que les infirmes se jonent pour ainsi dire avec sa hideuse image ! arrive l'heure des dernières dispositions, oui des dernières dispositions, des dispositions testamentaires. Mais, dira-t-on, les pauvres de Jésus-Christ qu'ont-elles à léguer, non plus que ce saint dont Possidonius a laissé la vie , et lequel ne fit point de testament parce qu'il n'eut rien à laisser par testament ? Nous ne nous trompons

pas, lecteur, voici ce que les incurables ont à léguer : — Durant la récréation, aux jours de vacance, elles peuvent travailler pour acquérir un petit pécule. Chacune a son cahier, ou livre de compte sur lequel est inscrit l'ouvrage confectionné; celles qui ont des charges, comme elles le disent avec une simplicité charmante, la charge, par exemple, de balayer, d'ouvrir la porte, de peigner, de faire les lits, la cuisine, etc., etc., reçoivent un salaire suivant la gravité de leurs modestes fonctions; ce salaire est payé par trimestre. Par ce moyen, les incurables peuvent acheter divers objets d'utilité, d'agrément, de luxe même..... Que ce mot trouve grace! — Indulgence, lecteur, pour celles qui ne connaissent de la vie que les douleurs et les privations.

Or, ce sont ces objets qu'elles lèguent, et pour que la fiction du testament soit entière, les bonnes infirmes ont élu au scrutin le légiste le plus habile parmi elles, et lui ont octroyé un brevet de notaire. Au moment de tester, la malade mande le notaire qui vient avec des témoins et reçoit les suprêmes volontés; les autres formalités de la loi sont aussi remplies religieusement; il n'y a pas encore d'exemple qu'un tes-

tament ait été cassé pour un défaut de forme quelconque.

Nous assistâmes un jour à l'ouverture d'un testament; vous saurez, lecteur, quelles furent nos émotions par celles qui vont vous agiter : Le notaire lut : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Je F., recommande mon ame à Dieu, et j'implore la protection de notre patronne la sainte Vierge, mère des sept douleurs. Je donne mon chapelet à C.; ma petite croix à D.; mes heures à N.; ma canisole et mon bonnet à M. — Naguère une infirme de huit ans donnait à sa compagne, tout ce qu'elle laissait au monde : sa poupée.

Après le décès, les infirmes font une collecte de leurs deniers, c'est l'offrande du saint sacrifice qu'elles font célébrer pour la défunte : les unes donnent deux sous, les autres un sou; quelques-unes donnent deux liards, un liard et même rien, quand elle ne sont pas *riches*. O religion ! l'impiété a voulu te ravir au pauvre qui souffre, sans s'inquiéter de ce qu'elle mettrait à ta place. Ne le délaisse pas, l'infortuné; soutiens-le sur cette terre qui ne produit pour lui que des ronces et des épines, et après l'avoir endormi doucement du sommeil de la mort, ré-

veille-le là haut, où toute l'arue est tarie, tout gémissement éteint.

Mad. V *** s'adjoignit Mad. C *** qui rivalisa avec elle de soins et d'abnégation; l'Établissement a le bonheur de la posséder. — Une troisième qui avait été garde-malade, vint consacrer à la même fin le reste de ses jours. La mission que le Ciel avait donnée à Mad. V *** auprès des incurables, dura quatre ans. Quelque force morale qu'elle eût au cœur, la force physique fléchit sous la contrainte d'une douleur cachée longtemps dans un secret religieux. Une opération fut exigée et réussit, mais la faculté déclara, par l'organe de M. le Docteur B., qu'il y aurait danger grave à revenir dans la rue de l'Abbaye, aspirer un air nécessairement vicié, et qui, pour Mad. V ***, serait promptement délétère.





CHAPITRE DIXIÈME.



Progrès de l'Établissement. — Divers faits à l'appui de son importance. — Idiote. — Sourde-muette. — Image de l'homme de douleurs. — Bon Samaritain. — Projet officiel d'acquisition. — Incurables à la campagne. — Un chef-d'œuvre de la foi. — Royales protectrices. — Denier de la veuve. — Aumône de la prière. — De la reconnaissance. — Du repentir. — Fête à l'île-Barbe.

Le zèle, loin de se ralentir, allait croissant. En 1826, l'Établissement comptait quarante-deux souscripteurs ; en 1827, cent cinq ; en 1828, il en comptait deux cent trente. A qui est-on redevable de ce rapide progrès ? — Nous répondrons :

— A un irrésistible entraînement, à la puissance d'un charme divin, à l'impulsion de la charité, vertu innée chez les Lyonnais. — Ils donnèrent un asile aux filles incurables. — Incurables ! — Bon Dieu, ce mot seul fait courir un frisson. Incurables ! — Vous faites bien. — Non, ne jetez pas à cette jeune infirme, les mots désespérants, pitié publique. Pitié publique ! oseriez-vous lui renvoyer tous les enfants ? Netiendriez-vous point compte des mille dangers que la mendicité leur ferait rencontrer ? Ne redouteriez-vous pas les conditions auxquelles souvent pourrait être obtenu un misérable morceau de pain ? — Et celles qui souffrent ignorées, que feraient-elles celles là ? Hélas ! leur ame se dégraderait sous le poids de la douleur physique et morale, et s'il leur restait un dernier repos, ce repos serait affreux, ce serait l'affaiblissement de leurs facultés, l'absence totale d'idées et d'entendement, l'idiotisme enfin.

Nous dirons à ce sujet ce que nous a rapporté le médecin de l'Établissement. — Jeannette B... âgée de quinze ans, fut reçue aux Incurables en septembre 1827 : elle fut présentée comme idiote et affectée de gibbosité. En effet, son petit corps difforme et l'expression de sa figure, confirment

cette déclaration. Les Dames chargées des soins intérieurs, examinent cet enfant avec la plus scrupuleuse attention, cherchant à découvrir s'il n'y aurait pas en elle quelques facultés susceptibles de développement. On l'interroge, mais elle ne peut articuler que quelques mots, ceux qui sont les plus nécessaires à ses besoins; tout annonce qu'elle ne se croit pas au-dessus de la brute. Une de ses compagnes est chargée de lui enseigner à parler. — Cependant Jeannette B. est étonnée des attentions qu'on lui prodigue. Elle réussit à prononcer quelques phrases, et peu de jours après elle s'écrie, dans un moment où cette étude la fatigue : « Il est bien inutile de m'apprendre cela, je ne suis qu'une bête. »

Cette réflexion échappée fut une découverte précieuse; on fait de nouveaux efforts, on la flatte de l'espoir de devenir aussi intelligente que les autres, on lui fait apercevoir ses moindres progrès. Surprise alors de son changement, elle commence à entrevoir une nouvelle existence. Ses idées se multiplient, elle est enfin parvenue à apprendre les vérités fondamentales de la religion. Son physique ayant besoin d'être exercé, on lui a donné un emploi que comportent ses forces. N'est-il pas évident, lecteur, que le mal-

heureux état de cette jeune personne vient en partie de la négligence de ses parents qui, ne trouvant pas en elle assez de vigueur pour les travaux pénibles, négligèrent les soins que réclamait sa faiblesse ? N'est-il pas évident qu'une maison fondée par la charité, soutenue par la charité, peut seule offrir des secours à une aussi touchante infortune.

Toutes les incurables, il est vrai, ne peuvent être également soulagées, mais toutes peuvent voir leurs maux devenir supportables. Alors le Ciel supplée à l'insuffisance de la terre, par les moyens infinis qu'il a en son pouvoir. Est-ce qu'il lui en coûte de verser ses dédommagements dans un cœur scellé aux communications humaines ?

Nous sommes sur la voie d'une anecdote que nous devons à la complaisance d'un membre du conseil, la voici : Une fille reçue à l'Établissement, privée de l'usage de la langue, devient sourde. Cette nouvelle infirmité qui apparaît avec d'affligeants symptômes, la sépara bientôt entièrement de la société de ses compagnes. — On s'empresse de mettre à profit les moments où l'on peut encore communiquer avec elle, pour imprimer fortement dans son esprit et surtout dans son cœur, les vérités sublimes qui seules

peuvent adoucir l'isolement affreux dans lequel va bientôt se trouver l'infortunée. Pour y parvenir plus sûrement et pour fournir un aliment à son imagination, on lui fait apprendre tout ce que l'histoire sacrée offre de plus consolant, les traits les plus capables de soutenir son courage. — Si, malgré toutes les ressources de l'art, elle est tombée dans la fâcheuse position qu'on voulait empêcher, son ame a été d'abord nourrie des espérances de la foi, et si elle ne peut entendre la parole de vérité, elle en trouvera du moins les principes dans son cœur. — Que seraient devenues ces deux enfants, si un asile ne leur avait été ouvert par la charité? Jetées sans appui au milieu du monde, quel eût été leur sort? Ici elles ne sont pas inutiles. — Elles rendent à d'autres les soins qu'elles reçoivent. — Dans le monde, elles eussent été un fardeau aux autres et à elles-mêmes! Nous cédon's au plaisir de narrer, nous ne pensons point avoir, en faveur de l'Établissement, de démonstrations plus solides et plus agréables.

Marie-Anne Bouvier, après avoir été soignée longtemp's à l'Hôtel-Dieu, fut renvoyée comme incurable le 21 mars 1828. Ses infirmités à elle pauvre créature, étaient d'abord un œil perdu,

ensuite une tache au second , puis une paralysie au bras gauche , puis encore une plaie à la main droite , enfin une plaie à la jambe ; n'était-ce pas l'image de l'homme de douleurs ? Dans cet état , Marie-Anne Bouvier se trouve à la porte de l'hôpital , sans patrie , sans parents , sans protecteur : quelques années auparavant , elle était venue à Lyon , et était entrée en apprentissage chez un ouvrier en soie hors d'état de la secourir. La voilà assise sur l'escalier de l'Hôpital , avec son petit paquet qui renferme une chemise , un mouchoir , une paire de bas , et elle pleure.

Or , il arriva qu'un homme charitable , bon comme le Samaritain de l'Évangile , passait dans ce lieu. Étant venu à l'endroit où était la fille qui pleurait , et l'ayant vue , il fut touché de compassion !! Il s'approcha d'elle : Ne pleurez pas , lui dit-il , et après avoir entendu le récit de sa peine , il la conduisit dans l'hôtellerie , rue de l'Abbaye d'Ainay , et tirant deux deniers qu'il donna à l'hôtesse , illui dit : ayez soin de cette enfant ; ce que vous dépenserez de plus , je vous le donnerai à mon retour , et il revint bientôt payer les frais d'une paillasse , d'un matelas , d'un lit complet. — Pour Marie Bouvier , après avoir été pendant un an le modèle de la résignation

chrétienne, elle a terminé doucement sa vie en bénissant son bienfaiteur. Mais revenons :

L'étroitesse du local, l'inépuisable charité des bienfaiteurs, fit soumettre, à l'assemblée générale de cette année, le projet officiel d'acquérir un immeuble. Le local de la rue de l'Abbaye ne suffisait plus aux besoins. Trente infirmes étaient à la charge de la maison, trente-deux autres, déjà inscrites, frappaient avec persévérance et frappaient en vain : l'Établissement avait bien une certaine somme à sa disposition; cette somme, ajoutée à celles qui étaient promises, s'élevait à quelques milliers de francs, mais il y avait loin de là à ce qu'il aurait fallu pour faire l'acquisition d'une maison convenable. Ces considérations firent exposer le plan qui suit :

« Il sera ouvert une souscription à titre de prêt, qui consistera, de la part du souscripteur, à prendre l'engagement de verser une somme de trois cents francs, remboursable par dixième au bout de cinq ans, sans intérêt. Les dons de moindre valeur seront reçus avec reconnaissance. Cette souscription sera ouverte dans l'Établissement et chez la présidente. »

Cependant Mad. *** conçut un moyen de neutraliser les atteintes pernicieuses que l'atmo-

sphère d'un lieu habité par un grand nombre de malades, exerce nécessairement sur l'état sanitaire, surtout pendant les chaleurs de l'été ; et voilà ce moyen qui est employé avec succès : — On envoie les infirmes à tour et rang passer un mois à la campagne : les dames du conseil veulent bien ouvrir leur manoir rustique à celles dont la souffrance permet un déplacement. Avec le toit hospitalier, les infirmes reçoivent un salaire pour l'ouvrage auquel elles s'appliquent. — Ainsi disparaît la pensée qu'elles sont à charge. Les dames qui n'ont pas à offrir la maison des champs, contribuent aux frais de la pension mensuelle qu'on donne à d'honnêtes habitants du hameau pour le logement commode, la nourriture saine, l'air pur qu'ils consentent à partager avec les infirmes. — Quelqu'un a dit que le cœur d'une mère selon la nature, est le chef-d'œuvre de la création ; nous disons, nous, que le cœur d'une mère, selon la grâce, est un chef-d'œuvre de la foi.

L'Établissement compte à peine quelques années d'existence, et déjà il s'est conquis une place à côté de ces maisons secourables dont notre sol est si riche ; c'est que le bien qu'il a fait a été compris de tous, et tous ont contribué à

le soutenir et à l'accroître. — Vous souvient-il, lecteur, de cette princesse aux douleurs ineffables, au cœur, immense océan de pitié et de miséricorde, madame la Dauphine? S. A. R. était accourue, au nom d'incurables souffrantes, elle les avait prises sous son haut patronage; jusqu'en 1830, elle leur envoya son aumône. Madame la duchesse de Berry joignait un don annuel à celui de sa royale sœur. Madame la duchesse d'Orléans, mademoiselle d'Orléans voulurent ensuite compter entre les bienfaiteurs des Incurables. — En 1833, nous trouvons, au nombre des bienfaiteurs inscrits, la reine des Français. — Passerions-nous sous silence une aumône qui ne brille pas de l'éclat de l'or, mais qui n'en jette pas un éclat moins réel aux yeux de celui qui paiera de l'éternelle vie un simple verre d'eau offert en son nom: une pauvre ouvrière s'était signée, et déposait dix centimes dans le tronc qui est sur la rue de l'Abbaye. — C'est le denier de la veuve de Jérusalem qui fixa les regards et mérita les éloges du Sauveur. Jésus regardait un jour les riches qui mettaient leurs offrandes dans le tronc, et il vit aussi une pauvre veuve qui y jeta deux petites pièces de monnaie, sur quoi il dit : « Je vous dis en vérité, que cette pauvre

veuve a donné plus que tous les autres ; car tous ceux-là ont fait des présents à Dieu de ce qu'ils avaient en abondance , mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'il lui restait pour vivre. »

Ainsi, on s'était entendu au palais des rois , sous les lambris dorés du riche, dans la mansarde du pauvre. Bien ! bien ! soutenons tous l'asile qui donne un remède aux maux qui n'en avaient pas. Nous connaissons une mère qui conduisit sa fille à la porte de plusieurs *providences*. Voulez-vous ouvrir à ma fille incurable, disait-elle ? — Incurable , répondait-on , nous en sommes désolées , mais on ne reçoit pas ici les incurables.

Nous comprenons donc l'accueil fait à l'Établissement dès son apparition. Une grande lacune venait d'être comblée. Nous comprenons la sympathie qu'il a trouvée de toutes parts. Sympathie ! nous ne disons pas assez. C'est de l'amour , c'est de l'amour en Jésus-Christ. En effet , les incurables trouvent dans leurs bienfaitrices la tendresse dont l'enfance a besoin. Plusieurs demoiselles adoptent des infirmes et deviennent leurs mairaines pour les protéger d'une manière spéciale. A l'entrée de l'hiver, elles s'informent de l'état de

leurs filleules pour les vêtir , les visiter , etc. ; et lorsqu'elles se marient , un don vient assurer les pauvres incurables de la constante protection de leurs bienfaitrices.

Puisque nous avons donné la parole aux faits , nous la leur laissons encore ; nous le répétons , en pareille matière , les faits sont les arguments les plus logiques , nous allons continuer de les transcrire , sans avoir égard aux temps où ils se sont passés.

Tous les cœurs , celui qu'a flétri le souffle du chagrin , celui que fait épanouir une sensation de bonheur , se sont ici donné rendez-vous ; la maison du pauvre est une autre église , un autre sanctuaire , comme la demeure du Christ au milieu des enfants des hommes. — L'épouse , qui tremble pour son époux , vient là demander une prière et laisse un présent. — La jeune mère , alarmée pour son fils malade , le recommande à l'intercession des incurables et dépose une aumône. — La grace obtenue vient acquitter sa dette , l'âme pénitente apporte aussi son offrande. Aux derniers jubilé , des sommes considérables , et souvent anonymes , furent versées dans le tronc. — On frappait à la porte. — Qui est-ce ? Personne ne répond. La portière ouvre. — On a fui ;

mais on a laissé sur le seuil des paquets cachetés, portant cette inscription : *Priez pour moi.* — D'autrefois des rouleaux étaient remis furtivement. — Votre nom? Nous n'en avons point; ils avaient raison; c'était un nom admirable!!

L'austère piété vient y déposer son aumône, et rencontre la bienfaisance qui s'associe quelquefois aux joies mondaines. Cette dernière venait-elle racheter une infraction faite à la sainte gravité des lois de l'Évangile? Elle avait peut-être lu, dans l'histoire des premiers âges, le zèle de Job pour le salut de ses enfants, et sa pitié pour les pauvres.

Lorsque le cercle des jours de festin était achevé, Job envoyait chercher ses enfants et les purifiait par les cérémonies accoutumées, et après les avoir disposés au sacrifice, se levant de grand matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux, car il disait en lui-même : « peut-être que mes enfants auront commis quelque péché, et qu'ils auront offensé Dieu dans leurs cœurs. »

Les catastrophes qui ont fondu sur notre ville en novembre 1831, en avril 1834, furent pour l'Établissement une occasion de bienfaits. Après

ces tristes et déplorables journées , plusieurs envoyèrent des dons inattendus.

En ce temps-là une dame , travaillée par un mal cruel , allait descendre dans le tombeau malgré les ressources de l'art. Déjà son époux qui va devenir veuf , ses enfants , qui seront orphelins , préludent par les sanglots au coup terrible du trépas. Heureux , disent nos livres saints , heureux celui qui comprend le crédit du pauvre , le Seigneur le délivrera au jour de l'affliction. Or , la malade était une des bienfaitrices des jeunes incurables : elles font une neuvaine , assistent au saint-sacrifice célébré pour celle dont les jours sont en danger. — La santé revient. — L'heureuse convalescente , ainsi conservée à sa famille et à ses amis , donna une fête à l'Ille-Barbe en témoignage de sa pieuse gratitude. — De belles voitures vinrent prendre ses puissants intercesseurs. — Nos infirmes , pour la première fois , allèrent en *carrosse*. Sur la pelouse les attendaient des jeux innocents , un repas frugal servi par les enfants de la mère chrétienne qui reconnaissait devoir sa guérison aux prières des jeunes filles incurables. — On croit rêver. On se trouve reporté à ces *vieux temps* où le riche , voyant Jésus-Christ dans le pauvre , le faisait

asseoir à sa table et le servait de ses propres mains. — Les corps des saints qui reposent dans l'Ile ne durent-ils pas tressaillir dans leurs tombes en présence d'une fête célébrée à l'honneur de la charité, avec des rites hélas surannés aujourd'hui et bien passés de mode pour un siècle qui n'a plus de foi.



CHAPITRE ONZIEME.



Jours de souffrances. — Causes de ces souffrances. — Compensation. — Pénurie. — Projet de décimer les infirmes. — Le papier fuit des mains. — Manne qui tombe du ciel dans le désert. — Visite de monseigneur l'Archevêque. — Bénédiction. — Don de Monseigneur. — Joie des incurables.

Maintenant voici les heures de souffrances qui vont sonner ; l'Établissement des Incurables doit avoir comme toutes les institutions ses jours de douleur.

Au temps où nous sommes arrivés 1829-1830), les sources de vie s'appauvrirent sen-

siblement. Quelles furent les causes de ce malaise? — Nous en assignerons quelques-unes.

La première, c'est l'espoir déçu d'acquérir un immeuble. L'espérance d'acheter une maison convenable, loin de se réaliser, avait fui en quelque sorte : on avait prononcé le mot fatal ajournement, et ce mot avoit refroidi le zèle. Néanmoins on gardait l'assurance que ceux qui avaient donné ou promis des fonds, persévéraient dans leurs dispositions généreuses, jusqu'à l'époque de l'accomplissement si ardemment souhaité.

La seconde, c'est la diminution dans les recettes ; le produit des souscriptions avait été remarquablement inférieur à celui des années précédentes. On doit attribuer ce déficit au surcroît de besoins qui pesèrent alors sur la classe ouvrière, et qui nécessitèrent ces quêtes que l'on fit de toutes parts pour des milliers de malheureux sans travail.

La troisième, c'est le peu de gain de la vente ou loterie annuelle ; la vente fixée au 10 décembre fut infructueuse, par suite d'un froid intense qui retint chez eux un grand nombre d'acheteurs.

La quatrième, c'est la perte de plusieurs amis

de l'œuvre : la mort avait porté dans leurs rangs, sa faux ayëgle : une femme qui avait voué ses forces au soulagement des infirmes , trois dames qui leur ouvraient leurs trésors , tombèrent à peu d'intervalle sous ses coups redoublés. A l'heure dernière , l'hospice des Incurables fut l'objet sacré de leur sainte sollicitude , le dernier mot de leur voix expirante. — Que la mémoire de ces femmes chrétiennes soit en bénédiction sur la terre , que leur place soit dans le Ciel avec les saints !!!

Nous ajouterons à ces pertes vivement senties la retraite de quatre membres du conseil ; une santé languissante , des affaires multipliées les contraignirent de renoncer à la direction d'une maison qui les compte encore au nombre de ses protectrices.

Cependant et par une compensation providentielle , l'Établissement reçut des dons d'une autre espèce , également précieux ; nous voulons parler de tout ce qui sert à la nourriture des hommes : de la farine , du beurre , du fromage , des œufs , des pommes de terre , des denrées en un mot.

Un des souscripteurs envoya à l'entrée de l'hiver , la serge nécessaire pour confectionner

à chaque enfant un habillement complet. — Les cartes du dispensaire furent d'un grand secours. — L'économie, condition première de toute administration, l'économie devint plus sévère. — La réception des sujets présentés fut suspendue. — A la fin du mois, il restait à peine de quoi couvrir la dépense. Que faire? On a tout tenté. On s'assemble, et après avoir renouvelé la résolution de ne pas contracter de dettes, on songea tristement au moyen de sortir de cet état de pénurie.

Comme le capitaine d'un navire en détresse, qui décime le personnel de son bord, après qu'il a essayé de toutes les voies de salut inutilement; on dressa le tableau des trente pour les réduire à vingt : celles qui doivent être renvoyées, seront les enfants des familles les moins indigentes. — Votre cœur saigne, lecteur, à la seule idée des séparations qu'on médite; déjà on désigne les dix qui doivent porter l'anathème, déjà on veut inscrire leurs noms, mais la main tremble, le papier fuit!!!

Le conseil qui s'était laissé aller au découragement, revint aux doctrines de la foi, et reprit confiance; les inquiétudes se calmèrent, le passé ne répondait-il pas de l'avenir? Les secours ar-

rivèrent abondants pour fournir à tous les besoins. Une dame donnait huit cents francs, une autre deux cents; M. F., curé d'Ainay, apportait un don anonyme de cinq cent francs. La pauvre petite famille ne perdit aucune de ses sœurs, personne ne mourut de faim. — Ce n'est pas pour nos pères seuls que la manne devait tomber du Ciel dans le désert.

La maison ainsi ravivée reprit des forces, la munificence de monseigneur l'archevêque les accrût; une visite que sa Grandeur daigna faire à l'Établissement ébranlé, le consolida, en créant par cette haute marque d'intérêt, des amis nombreux aux jeunes filles incurables.

Là depuis longtemps on soupirait après le jour où le premier pasteur, chef naturel et gardien né des établissements de charité du diocèse, visiterait celui dont il venait de réchauffer l'enfance souffreteuse. Oh! oui il était impatiemment attendu, le jour où le pontife viendrait donner cette bénédiction qui porte bonheur à toute entreprise!!!

Ce jour fut annoncé aux bienfaiteurs, afin que leur concours rendit encore plus solennelle la visite du noble prélat. Le conseil réuni dès le matin attendait, lorsque tout-à-coup, une voix

s'écrie , Monseigneur , Monseigneur. — Oui , c'est bien lui , pauvres petites infirmes ! Plus de crainte , livrez-vous à l'allégresse ; c'est le bon Dieu qui l'envoie au milieu de vous. Entendez : de sa bouche , comme de celle de son maître , tombent les plus affectueuses paroles. « Venez à moi , vous tous qui souffrez , et qui êtes chargés et je vous soulagerai. »

Monseigneur , accompagné de MM. ses deux grands-vicaires , et de M. le curé de la paroisse , fut reçu à la porte de l'humble asile , par la présidente qui , en peu de paroles , exprima la joie de voir l'auguste prélat consacrer par sa présence une entreprise faite au nom du Seigneur. Les bontés de votre Grandeur , disait-elle , ne nous sont point nouvelles , la grace que vous nous faites en ce moment y met le comble.

Monseigneur répondit avec cet admirable à-propos qui lui est si ordinaire et si facile. — Introduit dans la salle , les enfants lui furent présentées. — Rien de plus touchant que les pauvres petites aveugles , qui , le cœur palpitant , venaient s'agenouiller devant le vénérable pontife. — Une d'elles lui adressa le compliment qui suit.

MONSEIGNEUR.

« Quel beau jour pour les jeunes incurables , que celui où vous daignez les visiter! — Comme Jésus-Christ, vous vous plaisez à entrer chez le pauvre pour le consoler. Votre présence, Monseigneur, nous rappelle que si Dieu nous a chargées d'une croix un peu pesante, il ne nous abandonne pas à nos propres forces, puisqu'il daigne vous inspirer de venir compatir à nos douleurs, et nous apprendre à en faire un saint usage. — Puisse ce Dieu de bonté vous accorder, Monseigneur, les faveurs les plus abondantes, c'est le vœu le plus sincère des jeunes incurables. »

Monseigneur répondit par une douce exhortation à la patience. — Après avoir béni les infirmes, Monseigneur visita leur demeure ; il parcourut successivement la salle du conseil, le dortoir, la lingerie, l'infirmerie, la cuisine, le réfectoire, ne négligeant aucun détail. Hélas! comme à la crèche du Sauveur, il ne trouva partout que misère et pauvreté. — Il était ému. En entrant dans la maison, il avait dit comme les apôtres, et d'après celui qui les envoyait : paix

à cette maison, et à tous ceux qui l'habitent ; en sortant, il laissa un don considérable. — Les sentiments de l'ame, comprimés par le respect, éclatèrent aussitôt ; mille vœux, mille cris, mille transports accompagnèrent le saint archevêque. — Quelle impression ne dut pas en effet produire, sur cette troupe que l'infortune à saisie, l'aimable bienveillance, la miséricordieuse affabilité qui versait la consolation et l'aumône !!!

Beau jour ! Jour dont on parla longtemps, jour qui est dans le souvenir des incurables, comme un des plus heureux de leur vie !! C'est de ces jours qu'il est écrit : « Une seule journée ineffable ôte la volonté de se plaindre de toute une vie de malheur. »



CHAPITRE DOUZIÈME.



1830. — Cris de détresse. — Économie sévère. — Invocation à la charité. — La charité demeure. — Visite de Monseigneur de Forbin-Janson. — Espérance. — Secours divers. — Remerciements. — Demande d'objets en nature. — Etat de l'Établissement à la fin de 1831.

Nous avons entonné des chants d'actions de grâces. — Nous avons dit prospérité, gloire à l'Établissement des filles incurables. — *Te Deum* en l'honneur du Dieu des pauvres. — Et tout-à-coup grondent les orages, et notre parole ne peut garder son heureuse expression, et le *Miserere* court humblement sur nos lèvres. — Plus de ces

prévisions qui montrèrent si belles, si grandes les destinées des jeunes infirmes. — Aujourd'hui nos pressentiments sont noirs, nos méditations sont tristes comme dans les temps de tristesse et de malheur. — Le présent absorbera toutes les pensées, chacun se repliera sur soi. — Que deviendront les incurables ?

Laissons parler la Présidente dans la première assemblée : « La caisse est à sec ; non seulement nous renonçons à l'espoir d'augmenter nos infirmes, nous avons même eu devoir retrancher, tout ce qui n'est pas d'une absolue nécessité, ainsi nous n'avons pas complété l'uniforme pour les dernières venues ; nous nous sommes contentées de les habiller proprement et chaudement avec des vêtements vieux qu'on nous a donnés. Nous avons renvoyé une domestique à qui l'on payait un gage, elle a été remplacée par une incurable assez agissante pour l'ouvrage qui lui est confié ; les moments de la récréation ont été diminués à celles qui ont assez de forces pour supporter un travail plus assidu ; les malades ont été transportées à l'hôpital ; enfin dans toutes les parties de l'administration, on a cherché à établir la plus stricte économie.

« Le travail pris de l'accroissement, les enfants deviennent plus habiles à tous les ouvrages qu'on leur confie, et s'appliquent à perfectionner ceux qu'elles entreprennent : on tâche de les rendre assez adroites pour faire tout ce qui se présente, afin que si un genre de travail vient à manquer, on puisse leur en donner un autre. — Nous sollicitons les bienfaiteurs à ne point abandonner des enfants que la Providence leur a confiés. Nous eroirions leur faire injure en insistant sur les besoins qui se font sentir dans ce temps qui a rendu plus rares les dons en argent et en nature. »

Il ne fallait certes plus penser à devenir propriétaires. Qui se fût avisé d'arrêter alors des projets ! — Mais la maison Capelin pouvait être mieux disposée dans l'intérêt urgent de l'état sanitaire ; une somme donnée pour aider à acquérir un immeuble servit à cette fin, après qu'on eut au préalable obtenu le consentement des donateurs. — « Ainsi nous avons cru, ajoute la présidente, devoir achever notre petite construction ; le terrain ne nous appartenant pas, nous en aurons seulement la jouissance, sans prix de location, durant dix ans. — Nous avons cru ne pouvoir mieux employer les fonds énoncés

plus haut, puisqu'à l'aide de cette augmentation de local nous aurons un dortoir plus vaste et plus aéré. Comme les réparations seront faites avec la plus stricte économie, nous pensons que toute la somme qui est en notre pouvoir ne sera pas employée, et nous demandons que le surplus nous soit accordé pour l'entretien de la maison, privée cette année d'une partie de ses ressources. »

On amena ensuite, au milieu de l'assemblée, une jeune aveugle qui adressa des remerciements au nom de toutes ses compagnes, elle y joignit des prières. Une autre aveugle ainsi amenée récita une pièce de poésie, une invocation à la charité. — A ces accents de détresse, qui brisent l'âme, une voix se fit entendre. — Hommes de peu de foi !!! hommes de peu de foi !! n'avez-vous pas lu ces mots dictés par celui qui ne ment pas : « La charité demeure. — Oui, la charité demeure comme un éternel reflet du Dieu qui est charité. — La charité demeure. — Elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera demain et dans tous les siècles. — La charité demeure « patiente, supportant tout, souffrant tout, espérant tout. » — La charité demeure ; toujours il y aura des âmes qu'elle fera vibrer, comme on dit dans ce siècle, en d'autres termes, toujours elle saura remuer

jusqu'au fond des cœurs. — Cependant la religion s'était réservé la tâche immédiate de soulager les douleurs de l'ame; elle s'apprêtait à entourer les infirmes de sa divine sensibilité qui vaut bien la sensibilité humaine; celle-ci vous laisse avec votre douleur, celle-là descend du ciel, apportant son charme mystérieux et souverain.

Monseigneur l'évêque de Nancy passait par Lyon; ceux qui connaissent Monseigneur de Forbin savent qu'il a fait un voyage à la Terre-Sainte, et qu'il est encore tout pénétré des fortes impressions que l'on puise au véritable calvaire; à ce calvaire où tant de plaintes sont venues s'éteindre, où tant de douleurs sont allées mourir.

Monseigneur entend parler des incurables, et comme l'apôtre que Dieu consolait dans ses maux afin qu'il pût consoler aussi les autres dans les leurs, par la même consolation dont il était consolé de Dieu; Monseigneur ne put résister au désir de les voir et de les consoler. — Oh! combien fut grande la joie de ces enfants lorsqu'on leur annonce qu'un pontife, étranger cependant au diocèse, s'intéressait à leur position, venait les visiter!! Lecteur, pardonnez, si nous nous répétons; la redite, ordinairement fastidieuse, semble

ici supportable , permise même. On pardonne , à celui qui souffre , de dire et de redire sa souffrance , et vous savez que les jeunes incurables nous ont chargés de raconter la leur pour en comprendre toute l'étendue ; il faudrait s'identifier avec elles-mêmes ; il faudrait , par sa pensée , revenir à cet âge où toutes les impressions et tous les sentiments sont vifs. — Le cœur de l'incurable , sous l'enveloppe d'un corps souffrant et difforme , est le même que celui de la jeune fille dont la constitution est régulière et vigoureuse. — Le besoin du bonheur , elle l'éprouve dans toute son activité. — Ce don qui jette des fleurs sur la terre d'exil , ce don du ciel qui fait supporter tant de choses , l'amitié , la sainte amitié , elle en comprend , elle en appelle tout le charme. — Oh ! combien son mal est adouci , par la vue de quelqu'un qui la comprend , lui compatit , ne fuit pas devant sa figure souffrante. C'est donc une pensée noble , sainte , qui vous amène aux incurables , grand évêque. Monseigneur y vint accompagné de M. le promoteur et de M. le curé de la paroisse ; Monseigneur nous ayant engagé à le suivre , nous nous rendîmes à son invitation. — Or , une jeune enfant s'avança , et , dans toute la simplicité de son âge , lui exprima

la joie et la surprise que cause une visite heureuse et inattendue. — L'Évangile lui avait enseigné que J.-C. n'aimait pas à repousser les petits enfants; elle allait avec confiance auprès de celui qui le représentait. — Aussi fut-elle bien accueillie. — En retour de sa confiance, elle reçut un précieux souvenir de la Terre-Sainte. Monseigneur voulut voir chaque enfant l'une après l'autre, les consoler, les fortifier par des paroles pleines de tendresse. — Les aveugles surtout furent l'objet d'une attention toute spéciale; il les fit amener devant lui et leur dit : mes enfants, venez, je veux bénir votre croix afin qu'elle vous soit plus légère et qu'elle vous conduise ensuite au ciel, et il leur fit le signe de la croix sur les yeux. Son vœu et sa bénédiction ont porté leur fruit, toutes en ont reçu le premier effet : quelques-unes en ont reçu le second dans le ciel, où elles voient à jamais le visage qui ravit les saints. Oh ! c'est là qu'elles s'applaudissent d'avoir en les yeux fermés autrefois à la vanité et à l'affliction des filles d'Ève. — Les paroles qui suivent, prononcées par la présidente dans une assemblée générale, et sous l'impression de l'angoisse quotidienne, découvrent néanmoins une lueur d'espérance au tra-

vers de l'obscur horizon. — Le cœur est plus au large, l'accent est moins navré.

« Au milieu des calamités qui ont frappé toutes les classes de la société, plusieurs d'entre vous sans doute ont tremblé sur le sort des jeunes filles qu'elles avaient adoptées; nous-mêmes chargées de veiller au bon emploi de vos dons, nous avons souvent éprouvé de vives inquiétudes en portant nos regards sur l'avenir. Éloignons cependant ces tristes pensées; l'œuvre que vous avez établie et entretenue, est visiblement protégée par une providence dont les ressources inépuisables se jouent de tous les obstacles; nous pouvons facilement vous en convaincre en vous présentant le tableau fidèle de l'année qui vient de s'écouler. Puissiez-vous, mesdames, vous qui avez si bien compris le beau précepte de la charité, et qui ne cherchez d'autre bonheur que celui de soulager vos frères, puissiez-vous trouver ici autant de consolation à vos peines que vous en avez procuré à nos pauvres orphelines !

« Notre recette qui présente un déficit de 900 f., en la comparant à celle de l'année dernière, est cependant en réalité plus considérable en y com-

prenant le legs de 2,000 fr. de madame de Saint-Try, que nous n'avons point fait entrer dans l'addition des sommes reçues, ce legs devant être employé à l'achat de toile, selon l'intention de la testatrice. Nous avons reconnu dans cette attention bienfaisante le cœur sensible et compatissant de madame de Saint-Try, qui, plusieurs fois pendant sa vie, nous avait donné des preuves du vif désir qu'elle avait que ces pauvres enfants, auxquelles elle portait un si vif intérêt, pussent être tenues constamment avec la plus grande propreté. Elle entrait à cet égard dans les plus minutieux détails, s'informait avec soin des objets qui leur manquaient, et s'empressait aussitôt de les leur envoyer; nous nous conformerons donc à ces intentions : deux dames du conseil se sont chargées de les exécuter.

« Nous rappellerons avec reconnaissance le don de 500 fr. de Mlle F., admise dans le conseil en juillet 1827; elle voulut accepter la place de vice-présidente, depuis cette époque jusqu'au moment où ses souffrances vinrent nous priver de ses conseils. Mlle F. avait constamment donné à cette œuvre toutes les marques d'intérêt dont son excellent cœur était si susceptible. Nous ferons aussi mention du legs de 200 fr. de Mlle J. ;

de 100 fr. de M. G. ; de 200 fr. de Mad. F. Rappeler des noms si connus des pauvres , c'est réveiller de vives douleurs , c'est rappeler les grandes pertes que nous avons faites , pertes bien capables de nous décourager , si l'expérience n'était venue nous prouver que les belles vertus qu'ils ont pratiquées se perpétuent dans leur famille , précieux héritage que l'envie et la cupidité ne chercheront point à leur ravir.

« Mad. Lange , que nous n'avions point le bonheur de compter au nombre de nos souscripteurs , a bien voulu léguer à notre Établissement une rente de 100 fr. pendant quarante ans ; la rente de la première année étant absorbée par les droits d'enregistrement , cette somme n'a pu être portée en recette.

« Plusieurs dons anonymes assez considérables nous font regretter de n'en point connaître les auteurs.

« Enfin , comme nous vous l'avons dit , mesdames , les malheurs publics n'ont point paralysé les ressources dont notre Œuvre a un si grand besoin. Plusieurs de nos souscripteurs , il est vrai , n'ont pu cette année nous apporter leur don ; mais leur générosité jusqu'à ce jour nous fait assez comprendre que cette privation leur

a été bien sensible ; qu'ils soient du moins dédommagés par les sentiments de reconnaissance gravés dans le cœur de nos enfants : probablement plusieurs d'entr'elles ne tarderont pas à les porter au ciel, où une aumône ne demeure jamais sans récompense. Si les malheurs ont été grands, la charité a été plus abondante de la part de ceux qui n'ont pas été frappés dans leurs biens : quelques-uns ont doublé leurs souscriptions ; chacun à l'envi s'est empressé de venir au secours de notre Maison ; l'Œuvre de la maternité elle-même est venue, par l'organe de sa présidente, dont le zèle est si bien connu des malheureux, nous offrir de partager la recette d'une quête faite à Saint-Jean pour les deux œuvres réunies. Elle a produit pour les innombrables 165 fr. 50 c. ; le tronc a rendu, au delà de nos espérances, 182 fr. 50 c. ; le travail des enfants a été plus fructueux que celui des années précédentes, 877 fr.

« A ce travail est venu se joindre celui des dames du conseil. Un meuble en drap a été brodé et mis en loterie par ambe déterminé ; le nombre des billets étant de huit mille, trois mille seulement ont pu être placés, les cinq autres mille sont restés la propriété de l'Établis-

sement ; dans ce nombre se sont trouvés les numéros gagnant , qui sont le soixante-quatorze et le cinquante-cinq ; cette loterie a rendu 1,691 fr., ce qui équivalait aux ventes que nous avons faites les années précédentes. Nous avons l'intention de faire au commencement du printemps une seconde loterie où *tous les numéros seront gagnants* ; le meuble en fera partie. Nous prions nos souscripteurs de vouloir bien contribuer par le don de quelques objets à cette petite industrie, qui, sans fatiguer personne, peut faire beaucoup de bien à notre Œuvre.

« La demande que nous avons faite les années précédentes d'objets en nature, n'a point été oubliée de ses généreux bienfaiteurs ; * un grand nombre nous ont envoyé du vin, des légumes, des meubles, des vêtements, du vieux linge, etc. Nous estimons le tout à 800 fr. Nous ne saurions trop exprimer ici combien toutes ces choses sont utiles dans une maison où les besoins sont si multipliés ; veuillez donc bien vous ressouvenir, mesdames, que tout ici est bien accueilli, et qu'en débarrassant vos maisons d'objets inu-

* Voir à la fin du volume les dons en nature reçus pendant l'année 1835.

tiles, vous êtes sûres de pouvoir les employer encore au soulagement de quelque infirmité.

« Notre dépense répond à celle de l'année dernière avec quelques variations dans les détails : par exemple, le pain, ayant été moins cher, nous a coûté 1,000 fr. de moins ; cela a été compensé en partie par l'achat de vin, dont nous avons moins reçu que les années précédentes. En total 10,932 fr. de dépense à répartir sur quatorze mille huit cent quatre-vingt-une journées ; ce qui porterait la dépense de chaque individu à 266 fr. 45 c. par année, et à 73 c. et 1/2 par jour.

« Il me reste à vous parler, mesdames, du bien que vos dons ont produit, et du résultat des soins donnés dans l'intérieur. Sur sept infirmes sorties de l'Établissement dans le cours de cette année, trois sont guéries : la première, qui était entrée en juillet 1834, âgée de neuf ans, a été placée au mois de mai 1831, en qualité de lingère ; la deuxième, entrée au mois de juin 1827, a repris son état de dévideuse en juillet 1831 ; la troisième, entrée au mois de juin 1829, est retournée chez ses parents au mois de janvier 1831. Deux sont mortes ; une autre, quoique toujours infirme, a été rede-

mandée par sa mère; la dernière enfin a été admise à l'Antiquaille pour cause d'aliénation mentale.

« Ces sept personnes ont été remplacées d'abord par quatre inscrites : nous ne comptions pas en recevoir davantage , dans la crainte de trop surcharger notre Maison ; mais quatre autres enfants nbus ayant été présentées par des personnes qui consentaient à payer la pension de surnuméraire fixée par le règlement , nous les avons reçues , cette pension étant suffisante pour les frais qu'elles occasionent. Au 31 décembre 1831 la Maison compte trente-six infirmes.

« Nous vous prions, mesdames , de vouloir bien passer dans la salle où vos enfants sont réunies ; nous ne doutons point que la vue de tant d'infirmités ne vous intéresse plus que tous les détails que nous pourrions vous donner. »



CHAPITRE TREIZIÈME.



Choléra. — Monseigneur l'Archevêque. — Les Magistrats. — Mad. G ***. — Mad. P *** — Nouveaux besoins — Dimensions de la charité. — Beau trait de pitié filiale d'un soldat. — Sa sœur lui doit son entrée aux Incurables. — Retour au projet d'acquérir un immeuble. — Demande. — Espérance.

A la première invasion du choléra en France, lorsque Paris fut décimé par « ce mal qui répand la terreur, et que le Ciel inventa pour punir les crimes de la terre », Lyon trembla pour sa nombreuse population ; ses magistrats pleins d'une sollicitude vigilante, préparèrent d'amples se-

cours contre l'éventualité du fléau. Graces à leur zèle, des magasins furent abondamment fournis de tout ce que pouvait réclamer l'humanité dans ces jours d'affliction. Chacun s'empressa de remplir le devoir sacré dans les limites de ses attributions ou de ses facultés personnelles; la piété qui n'ignore pas que « si le Seigneur ne garde la ville lui-même, c'est en vain que veille celui qui est préposé à sa garde », la piété avait compris que tout en recourant aux précautions matérielles, il en était une autre d'un ordre supérieur, infailible dans ses effets..., la prière. Elle tendit ses mains vers la colline sainte, l'affluence qui remplit les chemins de Fourvières à cette époque d'effroi, sera pour les enfants des lyonnais une preuve solennelle de la foi de leurs pères, et de leur confiance en Marie protectrice de notre cité. — Lyon échappa au fléau!!!

Les craintes étant dissipées, M. le maire avisa au meilleur emploi des fonds destinés primitivement à secourir les victimes du choléra. Avec l'agrément des donateurs, ils furent répartis entre les divers Établissements de charité de la ville. Or, l'Établissement des incurables eut sa part dans la répartition et reçut trente matelas,

trente couvertures. Monseigneur l'archevêque qui, dès les premiers cris d'alarme, s'était fait inscrire pour 1,000 fr., les donna à la caisse des infirmes rue de l'Abbaye; plusieurs familles opulentes versèrent leur don dans la même caisse. — Une dame qui a marqué son passage au milieu de nous par des actes nombreux de bienfaisance, Mad. G*** envoya ses dons à la même adresse. — Une autre dame, l'appui des jeunes Incurables dans les circonstances difficiles, Mad. P*** leur amena, par l'entraînement de sa charité, beaucoup d'amis qui comptent avec elles entre les souscripteurs les plus zélés de l'Œuvre. L'Établissement doit à sa médiation auprès de celui qui était alors maire de la ville, la somme annuelle de 1,000 fr., allouée le par conseil municipal. — Que les auteurs de ces biens, que les auteurs des biens que nous ne relatons point ici, agréent l'expression de l'impérissable gratitude de leurs protégées, et qu'ils n'interrompent point le cours de leurs aumônes. — Hélas ! nous ne pouvons représenter encore, sous des couleurs brillantes, la Maison des incurables. — Les recettes ordinaires avaient remarquablement baissé, les dépenses qui ne portent que sur des objets de nécessité

première, n'avaient pu fléchir dans la même proportion. De cette impossibilité d'alléger les charges, il était résulté un déficit de 1,500 livres. Le mal est grand, disait le conseil par son organe accoutumé, mais qu'il soit connu, et il sera réparé bien vite; nous savons par une heureuse expérience qu'il suffit de faire un appel pour trouver empressement. Engagez vos amis à venez grossir la liste des bienfaiteurs; que chacun de vous en amène un nouveau pour soutenir ensemble une œuvre dont on reconnaît aujourd'hui la nécessité. — S'il était besoin de convaincre quelqu'un à cet égard, il suffirait de montrer le nombre des infortunées, qui depuis longtemps réclament un asile qu'elles avaient cru devoir leur être ouvert bientôt. *

Eh bien ! la moitié périt faute de secours ; tous les jours on nous en présente de nouvelles dont la plupart n'ont ni parents ; ni gîte ; quelquefois même, ce sont des aveugles obligées de se confier à des mains étrangères. — Encore si elles trouvaient la main amie pour les conduire ! mais souvent on ne les reçoit que pour obtenir un salaire qu'elles ne peuvent donner. Cette année, deux fois nous avons vu ce spectacle douloureux,

* Voir à la fin du volume la liste des enfants inscrites.

et deux fois nous n'avons pu y résister. — Aussi trouverez-vous augmentation dans nos rangs ; dans cette circonstance nous avons éprouvé la satisfaction de sécher d'amères larmes , mais pouvons-nous compter toutes les infortunées à qui nous sommes forcés de répondre par un refus.

Pourquoi ne pas borner son zèle , dira le froid égoïste? — Pourquoi ne pas s'arrêter à un chiffre déterminé? — Pourquoi? — Pourquoi les maux de l'espèce humaine ne bornent-ils pas leurs ravages? pourquoi la liste des douleurs s'agrandit-elle journellement? pourquoi?.. — Est-ce que la Charité calcule comme vous? — Vous ne savez pas les dimensions de cette vertu qui descend du ciel. — Vous ne comprenez pas « quelle est sa largeur , sa longueur , sa hauteur , sa profondeur ». Si la terre porte encore aujourd'hui quelques-uns de ces êtres rares , qui sont venus au monde avec le penchant invincible aux actions de la bienfaisance , qui ne peuvent pas ne pas être bons , qui s'appauvrissent pour enrichir , qui se dépouillent pour vêtir , qui apaisent la faim et la soif d'autrui sans calculer si peut-être , ils n'auront pas faim et soif eux-mêmes un jour , qui ne savent rien garder enfin , pour me servir

d'une expression commune , mais qui recèle un sentiment distingué ; s'il existe ainsi , disons-nous, des ames que rien n'arrête, quelle barrière pouvez-vous leur opposer lorsque la religion les imprègne, les trempe de ses effusions de feu, au véritable torrent de la compassion et de l'amour? Non. Ne soyez pas étonné, si malgré ce dénuement que l'on proclame et que l'on déplore, on n'a pas plus le courage de fermer la porte sur un malheureux qui frappe, que le pouvoir d'endurcir ou de refaire son cœur.

Aujourd'hui, encore, voilà une infirme qui sera bien accueillie, un soldat lui ouvrira l'asile des incurables, et ce soldat sera son frère.

— Monique est âgée de dix-sept ans, les mois écoulés depuis son inscription ont brisé le reste de ses forces; à sa pâleur, à sa contenance abattue, on devine qu'elle a souffert. — Hélas! les premiers aliments lui ont manqué. Sa bouche est dans un état pitoyable; ses genoux, que des plaies ont déchirés, la supportent à peine.

Monique habitait un obscur réduit où elle travaillait depuis le matin jusqu'au soir à se procurer le strict nécessaire, sans toujours l'obtenir. Cependant sa mère contribuait aux frais du mé-

nage par le salaire qu'elle gagnait à porter de l'eau, lorsque la santé lui permettait de remplir ce fatigant emploi. Monique avait encore un frère cordonnier; chaque semaine il prélevait sur son gain, une somme pour les besoins de la famille. Mais bientôt il lui fut ravi par le sort du tirage, et jeté dans les camps. Lecteur, permettez-nous d'enregistrer ici un acte de vertu bien consolant pour l'humanité; ce n'est pas chose si commune au temps où nous sommes, et cet acte de vertu est le fait d'un soldat !!! La piété filiale honorable, grande par elle-même, prend un caractère plus touchant lorsqu'elle fleurit au milieu de la licence et de l'agitation des armes. — Nous sommes attendris. — Le bon frère! — Le bon fils! — Il pensa toujours à sa mère, à sa sœur. Ne pouvant plus les aider de son travail, il leur envoyait exactement chaque année.... Eh quoi, direz-vous? — Un soldat peut-il envoyer quelque chose? — Il leur envoyait... ses épargnes, ses économies, 18 fr., le chiffre total des 5 centimes qu'il a perçus chaque jour, autrement le *sou de poche*..... O Monthyon! Monthyon qui décernas des prix pour les actes de dévouement et de fidélité dans la classe indigente, tu aurais donné une récom-

pense à ce soldat, à ce soldat pauvre qui s'est montré le meilleur des fils. — Ah ! nous savons, nous, nous savons les privations qu'il s'est imposées, les plaisanteries de mauvais goût qu'il a entendues, les sarcasmes qu'il a bravés, les persécutions qu'il a soutenues. — Honneur à lui !! Place parmi les hommes qui ont mérité de l'humanité au brave à qui nous devons ce trait sublime de piété filiale. — Le conseil en ayant eu connaissance arrêta par acclamation, que pour honorer le frère, Monique sa sœur n'attendrait pas le tour d'inscription, et qu'on créerait une place nouvelle pour la recevoir sans plus de délai au nombre des jeunes filles incurables.

Malgré l'état de souffrances de l'Établissement, on revint au projet d'acquérir un immeuble. A l'appui de cette demande qui peut sembler ambitieuse, vu le malaise, on énonçait le motif suivant qui frappa tout le monde. La présidente l'exposait ainsi dans son rapport.

« Parmi nos charges les plus onéreuses, le loyer que nous payons doit être compté d'abord ; car le prix de ce loyer absorbe un argent qui suffirait à l'entretien d'un grand nombre d'enfants. Ne trouverons-nous donc point dans une ville aussi charitable, dans une ville qui compte tant

de beaux établissemens ; ne trouverons-nous personne disposé à consacrer à cette jeunesse souffrante , un local où l'on puisse la recueillir ? N'existe-t-il aucun bâtiment sans emploi qui puisse nous être donné ? Serait-il impossible d'en obtenir un de la ville ou du département ? — Voilà un point sur lequel nous appelons toute votre attention. Aidez-nous , conseillez-nous : nous attribuons notre manque de ressources à notre peu de publicité ; faisons de nouveaux efforts, promettons, avant de nous séparer , que nous amènerons chacun un protecteur nouveau à cette classe malheureuse. — Pour nous encourager , voyons les progrès que nous avons faits : Aurions-nous espéré à notre début de parvenir au point où nous sommes. Voici l'état de la Maison au premier janvier 1833: quarante-deux infirmes , et cinq dames chargées du soin de l'intérieur ; quinze enfans ont été admises dans le courant de l'année. Encore quelques efforts et bientôt nous pourrions recueillir toutes celles qui ont droit à notre protection.... Venez à nous avec vos amis ; qu'ils voient notre Maison , qu'ils voient de leur yeux ici recueillis, ces membres délaissés de la société; ils jugeront du dévouement sans bornes des per-

sonnes qui les soignent. Leurs cœurs seront émus et nous les compterons parmi les bienfaiteurs de cette œuvre. — A mesure que nos ressources augmenteront, nous augmenterons aussi nos pauvres filles. — Il n'y a ici qu'une ambition : en soulager le plus qu'il sera possible, et pour y parvenir, surmonter tous les obstacles, vaincre toutes les difficultés, faire tous les sacrifices.

« Ah ! si nous pouvions faire connaître combien de ces pauvres enfants meurent de misère ne pouvant être admises ! si nous pouvions dire le nombre de celles qui attendent souvent, pendant plusieurs années, le moment où les portes de cet asile leur seront ouvertes, que ne ferait-on pas pour leur en faciliter l'entrée.... Ne nous laissons point. — Courage. C'est ici vraiment l'œuvre de Dieu. C'est lui qui nous a inspiré la pensée de former cet Établissement, espérons qu'il le soutiendra..... »

Les bienfaiteurs présents à l'allocution dont nous avons donné un extrait, exprimèrent la douleur que leur faisait éprouver la pénurie de l'Établissement : et après avoir offert leur aumône, ils s'engagèrent à lui acquérir de nouveaux souscripteurs.

CHAPITRE QUATORZIÈME.



La présidente établit son domicile au milieu des incurables. — Travail du mercredi. — Mad. G. — Salon de la façade du Rhône. — M. R. — M. T. — Vente et loterie. — Salon du cercle de Bellecour. — Lettres des jeunes incurables aux président et syndics. — Assemblée générale présidée par M. le Promoteur. — Discours d'une incurable. — La chère mère. — Lits neufs. — Pharmacie. — Comité extraordinaire. — Promesse de M. G. au nom du conseil municipal. — Incident. — Toutes les démarches sont suspendues. — On espère toujours.

L'année précédente (1832) la présidente des jeunes filles incurables était venue fixer son domicile au milieu d'elles ; Mlle V*** s'était éloignée à cette époque. — Parmi les dons en na-

ture envoyés à l'Établissement, plusieurs pouvaient servir à la vente générale. Le conseil invita les dames de l'Œuvre à choisir un jour de chaque semaine pour confectionner divers ouvrages. Le travail devait commencer et finir par la prière ; le mercredi fut choisi. A leur retour de la campagne les dames accoururent dans une des salles de l'Établissement. Parmi celles qui furent empêchées, les unes demandèrent de l'ouvrage et travaillèrent à leur domicile ; les autres envoyèrent des étoffes qu'on sut mettre à profit : l'économie et l'habileté tirèrent parti de tout.

Plus tard, une dame qui avec les siens avait contribué puissamment à organiser ces réunions hebdomadaires, quitta notre ville, appelée ailleurs pour des intérêts personnels ; ce départ fit perdre de zélées bienfaitrices. Si notre écriit tombe entre les mains de la famille G.^{***}, elle verra que dans un asile où tout semble frappé d'atonie, il est une chose toujours vivace, la mémoire du cœur.

Nous avons parlé deux fois surtout avec détail de la vente annuelle et des résultats prodigieux obtenus au milieu d'acheteurs qui sont les amis du cercle intime. Que sera-ce donc en agrandis-

sant le cercle , et en y faisant entrer toutes ces aines généreuses , la gloire et l'ornement de notre ville.

Un vaste plan fut conçu et publié , tous les numéros de la loterie durent être gagnants. Appel fut fait à toute la cité et trouva sympathie vive. Mille échos répétèrent l'accent de la bienfaisance. Une sainte émulation électrisant les cœurs , enrichit l'Établissement d'objets précieux pour le jour du tirage. Le rendez-vous était donné dans une des maisons de la place Louis-le-Grand , façade du Rhône. M. R... , l'un des présidents de la Cour royale de Lyon avait bien voulu ouvrir son salon à cette foule de visiteurs nouveaux. — Graces lui soient rendues ! — Ses bonnes manières , son accueil gracieux , valurent aux incurables une recette abondante.

Il est un homme dont nous devons parler ici, M. T... , l'adjoint de M. R... , ce jour-là dans les fonctions de crieur. M. T... s'adressait à un auditoire éminemment distingué par ses dispositions bienfaisantes. Son dévouement à l'œuvre des jeunes filles incurables trouva moyen d'accroître encore ces dispositions. Les paroles de M. T... valaient tout un discours de charité. En homme qui connaît le secret de la persuasion , il com-

mençait par « faire avant de dire. » Un énorme ballot le précédait à la vente ; il n'ignorait pas qu'en échange d'objets souvent considérables , le sort, dans ces bizarres chances, lui offrirait des lots de nulle valeur , de nulle convenance ; mais « la charité ne cherche point ses intérêts..... »

Oh ! lecteur , si vous vouliez des émotions, si vous aimiez les tableaux qui plaisent par le charme du pittoresque, allez à la vente et à la loterie des incurables..... Une demoiselle jeune et délicate à gagné au sort des pistolets. — Un noble vieillard, à l'aspect patriarchal, emporte une poupée et une couverture. — D'aimables jeunes gens s'en retournent chargés d'éventails , de paquets d'allumettes , et s'applaudissent de ce que le sort leur adjuge ces futilités qui pour d'autres qu'eux peut-être auraient eu moins de prix..... Maintes fois nous avons annoncé que l'asile qui reçoit les incurables ne peut bientôt plus les contenir , car les incurables arrivent vite et en nombre. Eh bien ! nous sommes assez heureux pour annoncer de même que leurs amis sont bientôt à l'étroit quand ils se réunissent dans le même lien , tant est universelle la sympathie qu'elles commandent. — Disons merci à M. R. — Son salon n'est plus assez vaste pour conte-

nir les bienfaiteurs des jeunes filles incurables.

La salle du cercle de Bellecour fut demandée. — Voyez-vous les pas de géant qu'ont faits les incurables depuis la chambre de Saint-Georges et les greniers de la Manécanterie ; — les voilà introduites dans de fastueuses demeures ! — Mon Dieu , vous êtes grand dans les grandes choses ; mais votre gloire nous apparaît plus brillante encore par les merveilles que vous opérez dans les plus petites.

La salle du cercle de Bellecour avait été demandée, la réponse fut empressée et affirmative. — Là se rassemblèrent pour la première fois au commencement de 1835 , tous nos spéculateurs d'un genre si élevé , la sainte industrie était en hausse. L'ordre fut parfait dans une réunion cependant nombreuse ; la précision dans la recette et la distribution des Jots fut admirable. — La recette fut le double des années antérieures et permit d'augmenter le nombre des infirmes. — Honneur à la société du cercle qui a été si bonne pour les pauvres de Jésus-Christ , et qui a versé des larmes en lisant l'humble missive où était consignée leur reconnaissance. Le lecteur nous saura gré de faire suivre ici deux lettres.

A M. PERRET, président du Cercle de Bellecour.

MONSIEUR,

Il me tarde de vous apprendre l'heureux résultat de notre loterie ; votre zèle pour en assurer le succès a été couronné. — Jamais nous n'avions vu un si nombreux concours pour l'offrande des lots et les mises au tirage. Le bien qui en résulte pour notre Établissement sera notre hommage , puisque c'est le seul que vous ambitionnez.

Je joins ici une lettre de remerciement pour MM. les syndics et autres membres du cercle qui ont contribué si efficacement à cette bonne œuvre.

J'ai l'honneur de vous saluer,

A. P..

Présidente des jeunes filles incurables.

Lyon, 12 mars 1835.

A MM. les Syndics et autres membres du Cercle de Bellecour.

MESSIEURS ,

Le conseil d'administration des jeunes filles incurables me charge de vous offrir l'expression de sa reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle vous avez bien voulu nous accueillir. Nous avons trouvé chez vous , messieurs , tout ce que la charité peut inspirer , puisque vous avez joint au sacrifice de votre loal, l'empressement le plus vif et le plus soutenu , pour faire réussir cette bonne œuvre. Nous voudrions pouvoir remercier chacun d'entre ces messieurs dont nous avons admiré le zèle dans la distribution des billets et des lots ; mais comme vous y avez tous contribué chacun dans l'emploi que vous aviez adopté, nous nous bornerons à vous offrir en général nos sincères remerciements.

J'ai l'honneur de vous saluer ,

A. P.

Présidente des Jeunes Filles Incurables.

Lyon , le 12 mars 1835.

Nous demandons au lecteur la permission de revenir sur nos pas. A l'époque de l'avant-dernière assemblée générale en 1833, la présidente étant grièvement malade, une dame du conseil tint son lieu et place pour le compte-rendu de l'année écoulée.

M. le Promoteur présidait l'assemblée. Prenant pour texte ces mots du compte-rendu : *C'est ici vraiment l'œuvre de Dieu*, il fit entendre des paroles pleines d'onction et d'utiles enseignements. Il montra l'avantage de cette œuvre, son utilité pour les pauvres et les infirmes, son mérite devant Dieu, non seulement pour toutes les personnes qui s'y consacrent, mais encore pour celles qui y contribuent dans un véritable esprit de charité chrétienne. L'accroissement que l'Œuvre a pris avec tant de rapidité, l'intérêt qu'elle inspire à tous ceux qui la connaissent, lui semblèrent assurer en quelque sorte sa durée.

La séance finit par un incident qui impressionna fortement les cœurs, et mouilla tous les yeux de larmes :

Une jeune infirme condamnée à garder le lit presque constamment, paraît au milieu de l'assemblée soutenue sur deux béquilles, et dans

un discours dont elle est l'auteur , elle apprend que leur *chère mère* , *hélas malade* , a eu la bonté de faire réparer et approprier l'infirmierie , mais que ses attentions tendres seront bientôt sans effet si l'on y replace les lits anciens , parce que les insectes qui ont tourmenté les pauvres malades ne tarderont pas à se multiplier de nouveau. En conséquence elle demandait des lits neufs..... Il fut fait selon sa demande , graces à ces paroles qui dans une semblable bouche avaient plus d'éloquence que les discours les plus persuasifs de la sagesse humaine , elle et ses compagnes couchèrent dans des lits neufs ; mais les sommes versées dans cette circonstance ayant surpassé les frais que devaient entraîner les lits neufs , l'excédant fut appliqué à la création d'une pharmacie , qui depuis est devenue l'objet d'une comptabilité spéciale.

Cependant les registres d'inscriptions se surchargeaient de plus en plus , et les postulantes attendaient depuis des années. En vain et plusieurs fois , le conseil avait-il hautement proclamé l'urgence d'acquérir un immeuble sans retard , sa mission à lui n'avait pas trop à franchir les bornes de la prière : pouvait-il en effet aller lui-

même à la recherche d'un terrain , d'un bâtiment. Occupées à des détails de ménage , les dames sont d'ailleurs assez étrangères par goût aux affaires sérieuses. — Une assemblée extraordinaire confia ce soin aux bienfaiteurs ; ils se rendirent à la voix qui les appelait : ils n'ont jamais cru qu'on pût demander trop à cette active charité qui les animè pour les incurables. — S'il se présentait une difficulté , elle ne naissait pas d'un défaut de zèle chez ceux avec lesquels on est si intimement uni par l'auguste fraternité des bonnes œuvres. Il s'agissait seulement de trouver dans ce nombre des hommes libres d'affaires , et dont le séjour à la campagne ne fût pas trop prolongé. On eut bientôt formé dans ce sens un comité dont les membres se réunirent au presbytère d'Ainay , sous la présidence de M. F. curé. Là, après une courte délibération , on convint d'adresser au conseil municipal , la demande d'un terrain appartenant à la ville : huit jours étaient à peine écoulés, qu'un des membres du comité , alors adjoint à la mairie de Lyon , M^r E. G., annonça que l'on pouvait compter sur vingt mille pieds à Perrache , ce fonds étant affecté par le conseil municipal à la construction d'une demeure pour les filles incu-

rables : sous peu on devait s'entendre sur la forme et la distribution du bâtiment.

Dans cet intervalle un homme se présente. Qu'est-il ? — C'est un honorable personnage , puisque le pauvre excite sa sollicitude. Mais que veut-il ? — Fonder un établissement d'incurables. Quelles sont ses ressources ? Il est porteur de sommes que lui ont données plusieurs familles chrétiennes étrangères au département du Rhône. — Où prétend-il élever son asile ? — Sur le versant de Fourvières , dans l'ancienne maison des Lazaristes , que dans l'instant même ou naguère du moins , une grande pensée a voulu convertir en maison pénitentiaire.

M. *** , manifeste donc son projet aux dames du conseil , et articule le mot offrande. — On eut garde de se livrer à la joie , à l'instant , sans examen ; on avait appris certes à ne plus s'illusionner ; on alla prendre l'avis des sages qui répondirent : attendez , ne précipitez rien...

Cependant M. *** parcourt la cité et la banlieue , il jette çà et là le bonheur , en annonçant qu'il achète les Lazaristes pour les incurables ; néanmoins il demande aide pour son entreprise. — Ainsi, lecteur , nous allons enfin voir celles dont le sort nous est si cher ,

échanger un air épais, vicié, contre un air pur vivifiant ; un toit qui les circonscrit dans un espace resserré, dépendant, sans agrément, contre une demeure superbe, vaste, contre des jardins embaumés, contre des allées touffues.....

Êtes-vous encore dans la rue de l'Abbaye, Quand partez-vous de la rue de l'Abbaye, demande-t-on ? Cette incertitude prolongée pouvait nuire à l'existence des infirmes, car elles s'alimentent surtout des dons journaliers. Il était à craindre que ces dons diminuassent dans le doute du lieu où l'on devait les porter : Il était encore à craindre que quelques-uns des bien-faiteurs se retirassent et ne fussent plus leurs pères nourriciers, avec l'idée fixe dans l'esprit de plusieurs déjà, qu'une fortune venait d'être faite aux incurables, et que par conséquent elles pouvaient subsister sans secours désormais.

Deux dames du conseil accompagnées d'un bienfaiteur de l'Œuvre, se font annoncer à M. *** et lui portent ces questions. Quels sont vos projets ? — Je veux fonder un établissement qui sera tout à la fois composé de plusieurs établissements. Ils se soutiendront tous les uns par les autres. Il y aura des hommes incurables des

femmes incurables , des femmes pensionnaires incurables , des pensionnaires riches , enfin des pensionnaires en retraite ; vos jeunes filles incurables y trouveront aussi une place. — Eh quelle place leur donnerez-vous ? seront-elles propriétaires ? — Non. Elles auront un logement au-dessus duquel vous pourrez bâtir deux étages. Or, dans ce logement , qui aurait suffi à peine à la moitié des besoins présents , il y avait de très petits dortoirs , il n'y avait point de salle de travail , point de lingerie , point d'infirmierie , point de chambres pour les maîtresses , point de greniers , point de caves ; en un mot tout était à refaire.

Avec quoi nourrirez-vous nos enfants ? — Vous pourvoirez à leurs dépenses comme par le passé, du moins pour un temps indéfini.

Après l'énoncé d'un semblable projet, que faire autre chose qu'un refus. On refusa donc, 1^o parce que n'étant pas propriétaire , on devait craindre un déplacement toujours possible ; — 2^o parce que si les incurables quittent la rue de l'Abbaye, elles devront se loger largement, commodément ; leur nouvelle résidence devra couvrir l'accroissement que les besoins exigent.

3° Parce que la partie du bâtiment des Lazaristes qui logerait les incurables, est étroite, humide, incommode.

4° Parce que, obligées de pourvoir à elles-mêmes, elles ne le pourraient plus avec sécurité. Comment savoir si le bienfaiteur vient pour elles, ou pour les infirmes des autres établissements qu'abriterait le même toit ?

5° Enfin parce que la ville avait fait la promesse d'un terrain. — Les incurables sont donc toujours dans leur humble demeure de la rue de l'Abbaye ; durant ces pourparlers, le comité suspendit son travail ; c'est pourquoi à la fin de l'année 1835, on se trouva au même point, avec l'espérance que le comité n'oublie pas la mission dont il a voulu se charger ; et cette espérance, comme celle de Job, repose dans le cœur.



CONCLUSION.

Adieu bonnes infirmes ; — nous vous quittons à regret, car il fait bon parmi vous ; il y a tant de charme dans le tableau de vos réunions, tant de paix dans votre douce sérénité, qu'on est forcé de croire à l'union mystérieuse de la souffrance et du bonheur. — Adieu, nous avons eu du plaisir à vous interroger, à vous entendre, à rassembler les faits que nous publions sans autre pensée que celle de vous servir. Veuille le Ciel bénir ces efforts que nous vous avons consacrés. — Adieu ! — Mais souvent, nous nous rappellerons tout ce que nous avons vu, admiré ; souvent nous formerons des vœux pour la prospérité de votre Maison. — Oh ! que ne pouvons-nous voir s'agrandir votre modeste asile ! — Que ne pouvons-nous voir s'ouvrir vos bras caressants à toutes ces jeunes infirmes, hélas ! si solitaires dans le monde, sans mère, sans sœurs, sans amies, et au milieu de vous elles trouveraient une mère, des sœurs, des amies.

Ayez confiance. — L'esprit des Lyonnais est tout d'amour et de dévouement. Il y a en eux

tant de foi, d'énergie, de générosité, que tous seront jaloux d'apporter leur pierre pour élargir votre demeure. — Ayez confiance, la terre des martyrs fut toujours féconde en prodiges de charité. — Ayez confiance, vos mains suppliantes sont si belles, votre voix si pure, votre prière si pénétrante que vos désirs seront exaucés. — Ayez confiance, petite troupe de Jésus-Christ : et quel fut le berceau des œuvres fondées parmi nous à des époques plus ou moins reculées? — N'eurent-elles pas toutes leur création, leur enfance, leur accroissement? Et aujourd'hui elles prospèrent sous nos yeux attendris et édifiés. Ainsi, pour nous borner, à son début, l'hospice de la Charité n'avait que 396 livres 2 sous 7 deniers : et sur une base aussi étroite fut fondé cet hôpital dont la célébrité égale l'importance. — Mais avons-nous besoin de sortir de votre histoire ; quels ont été vos commencements ? une fille avec ses infirmités, Elisa ; ensuite deux compagnes de malheur avec 26 fr. — C'est là le grain de Senevé, qui, dans l'espace de quelques années, est devenu un arbre ; et aujourd'hui, au nombre de cinquante, vous vous reposez en paix à l'ombre de ses branches tutélaires. — Oui, ayez confiance, « celui qui a

commencé parmi vous son œuvre, l'achèvera. »

— O vous ! dont les largesses ont fondé les jeunes filles incurables, nous ne cherchons point à exciter votre charité; nous aimerons mieux vous dire, comme l'Apôtre aux fidèles de l'Église de Corinthe : Il est superflu de vous parler davantage de cette assistance que vous donnez promptement aux membres souffrants de Jésus-Christ; tout le monde sait avec quelle affection vous les secourez : vos noms sont dans toutes les bouches; votre exemple a enflammé le même zèle dans plusieurs. Permettez-nous seulement de vous rappeler toujours, comme Paul, que celui qui sème avec abondance, recueillera avec abondance.

Et vous, qui n'êtes pas riches, et qui voudriez tant l'être pour soulager les malheureux, donnez, donnez; ne craignez pas que votre libéralité vous expose à manquer des choses nécessaires, « car Dieu est tout-puissant pour vous combler de toutes grâces, afin qu'ayant en tout temps ce qui suffit pour votre subsistance, vous ayez encore abondamment le moyen d'exercer les bonnes œuvres selon qu'il est écrit du juste : « il distribuera son bien, et le donnera aux pauvres, et sa justice demeurera éternellement », et voilà

pourquoi nos pères disaient dans la simplicité de leur langage chrétien : l'aumône n'appauvrit pas ; qu'une fausse prévoyance n'arrête donc point votre charité !

— Pour vous qui avez reçu beaucoup, afin de pouvoir donner beaucoup, donnez aux jeunes incurables : la prière de ceux qui souffrent monte rapide et puissante jusques dans les Cieux. Donnez : cela fait tant de bien au cœur, tant de bien à l'ame, tant de bien pour l'avenir !!! Qui que vous soyez, lisez, relisez encore les paroles du livre des Actes sur le centenier Corneille ; elles ont plus de vie, si vous voulez plus de poésie, plus de parfum que tout les romans du monde ; c'est en transcrivant ces paroles sacrées que nous terminons nos premiers et faibles essais en faveur des jeunes infortunées dignes de l'intérêt le plus tendre :

« Il y avait, à Césarée, un homme nommé Corneille, qui était centenier dans une cohorte de la légion appelée l'*Italienne* ; il était religieux et craignant Dieu : il faisait beaucoup d'aumônes au peuple. — Un jour, vers la neuvième heure, il vit clairement dans une vision un ange de Dieu qui se présenta devant lui, et lui dit : Corneille. — Alors regardant l'ange, il fut

saisi de frayeur et lui dit : Seigneur, que demandez-vous de moi ? L'ange lui répondit, vos aumônes sont montées jusques en la présence de Dieu et il s'en est souvenu. Envoyez donc présentement à Joppé, et faites venir un certain Simon surnommé Pierre, qui est logé chez un corroyeur nommé Simon, dont la maison est près de la mer, c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez.

« Dès que l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses domestiques, et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait, et leur ayant dit tout ce qui lui était arrivé, il les envoya à Joppé.

.

« Cependant l'esprit dit à Pierre : voilà trois hommes qui vous demandent, levez-vous donc; descendez et ne faites point difficulté d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. Pierre étant descendu pour aller trouver ces hommes qui le demandaient, leur dit : Je suis celui que vous cherchez, quel est le sujet pour lequel vous êtes venus ? Ils leur répondirent : Corneille, centenier, homme juste et craignant Dieu..... a été averti par un saint ange de vous faire ve-

nir en sa maison et d'éconter vos paroles. — Pierre les ayant donc fait entrer, les logea, et le lendemain il partit avec eux. — Le jour d'après ils arrivèrent à Césarée, où Corneille les attendait avec ses parents, et ses plus intimes amis, qu'il avait rassemblés chez lui. — Lorsque Pierre fut entré, Corneille vint au devant de lui. — Pierre lui dit : dès que vous m'avez mandé, je n'ai fait aucune difficulté de venir. — Je vous prie donc de me dire pourquoi vous m'avez envoyé quérir ? Alors Corneille lui dit : il y a maintenant quatre jours que m'étant mis en prière dans ma maison, à la neuvième heure, un homme, vêtu d'une robe blanche, vint se présenter tout d'un coup devant moi et me dit : Corneille, votre prière est exaucée et Dieu s'est souvenu de vos aumônes. »

Et aussitôt Pierre annonçait Jésus-Christ au centurion, répandait sur lui le divin esprit, le faisait chrétien. Les aumônes de Corneille lui ont donc mérité « la grace de Dieu qui, en nous éclairant de sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des Saints, nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son fils bien aimé. »



PIÈCES JUSTIFICATIVES.



PRÉAMBULE

DU RÈGLEMENT.

C'est à la religion et à la charité que sont dus les établissements publics que nous admirons chaque jour, et dont les portes sont ouvertes à toutes les souffrances.

C'est aussi la charité qui a posé les premières bases de l'Établissement pour les jeunes filles incurables.

Parmi toutes les misères humaines, c'est l'incurabilité qui doit le plus exciter la compassion et la charité; pour l'incurable il n'est plus d'es-

pérance, plus d'avenir; les douleurs qui l'assaillent l'accompagnent jusqu'au tombeau. Plus qu'un autre il a donc souvent besoin de secours, ne pouvant subvenir aux premiers besoins de la vie il succomberait sous le poids de ses souffrances et de sa misère, si la Providence qui veille toujours sur les malheureux ne lui tendait une main secourable qui, le rendant à l'existence, lui fait sentir tout ce qu'il doit à notre sainte religion.

C'est ainsi qu'une jeune fille incurable, se trouvant sans asile, fut recueillie par une dame charitable qui, plus tard, réunit à sa protégée deux autres filles dont les souffrances et la pauvreté réclamaient les mêmes secours.

Une bienfaisance si éclairée méritait une protection particulière de la Providence. Bientôt quelques dames pieuses prirent part à une si bonne action. Entourée de plus de secours la fondatrice voulut étendre le bienfait, et deux nouvelles incurables furent admises dans ce même asile; plusieurs autres sollicitaient la même faveur. C'est alors que la fondatrice, désirant donner plus de développement à son œuvre, fit un appel à la charité publique; ce langage qui est si bien compris par les Lyonnais, ne

pouvait demeurer sans effet ; une nouvelle réunion de dames vint assurer le succès d'un Établissement dont l'utilité et les avantages se faisaient sentir de plus en plus.

La première pensée des dames réunies pour la première fois en assemblée , fut de placer l'Établissement déjà fondé pour de jeunes filles incurables sous le vocable de *sainte Marie mère de Dieu* , afin de lui assurer la protection spéciale de la Sainte Vierge , consolatrice et mère des affligés. Il fut ensuite décidé qu'il serait fait toutes les dispositions convenables pour soutenir et accroître cette œuvre dont le but est de soulager la misère unie aux souffrances dans cet âge où la nature donne ordinairement la force de subvenir aux besoins de la vie ; à cet effet il fut rédigé des statuts et règlements d'après lesquels on décida que l'Établissement serait régi , et qui, lui donnant plus de fixité , lui assurerait par là-même plus de moyens de succès.



EXTRAIT
DU RÉGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE CHARITÉ
DES JEUNES FILLES INCURABLES.



Quatorze dames ont été choisies pour former l'administration : il a été nommé une présidente, une secrétaire qui, avec les douze autres dames, forment le conseil.

1. Six dames composant le conseil, sont chargées, chacune dans l'emploi qui lui est confié, des divers approvisionnements et des autres dépenses de la Maison. Elles doivent de plus visiter, à un jour déterminé de la semaine, l'intérieur de l'Établissement, pour y exercer une

haute surveillance ; chaque dame a une suppléante pour la remplacer en cas de besoin.

2. Les dépenses sont proposées et discutées d'avance dans le conseil, où elles sont approuvées ou rejetées à la majorité des voix.

3. Tous les comptes sont , à la fin de l'année , vérifiés par le conseil ; là on dresse un état général des recettes et dépenses.

4. Les affections mentales , les dartres , l'épilepsie , en un mot , toutes les maladies contagieuses , ou toutes celles qui peuvent devenir une cause de désordre , ne peuvent être admises dans l'Établissement.

5. Un médecin est attaché à la Maison , et y donne régulièrement ses soins.



NOTE DES DONS EN NATURE

FAITS A LA MAISON DES JEUNES FILLES INCURABLES

DANS L'ANNÉE 1835.

Si nous plaçons dans cette liste des dons reçus pendant l'année beaucoup d'objets de peu d'importance, c'est pour faire comprendre que l'on peut, sans donner beaucoup, être bienfaiteur de la Maison. Les plus petites choses trouvent ici leur emploi, et souvent les infirmes ont été sauvées par des envois de cette nature.

Janvier. Soixante pièces de pâtisserie.
Six livres de Bonbons.
Deux *idem*.
Deux Camisoles de flanelle (vieilles).
Toile blanche pour douze paires de draps.
Une paire de Bas de laine (neufs).
Une livre de biscuits brisés.
Deux pots d'Onguent, une boîte de Pastilles.
Deux grands sacs de Cendre.
Une paire de Bas de laine (neufs).
idem.
Vingt-cinq belles Pommes, un petit sac de
Pois verts.
Deux Poissons.
Douze Bouteilles en ver noir.
Six bichets de Pommes de Terre, une ballé
de Bouteilles, Fioles et Flacons.

- Janvier. Un plat de Compote de pommes, une bu^{lle}
de pâtisseries.
Une Brioche de trois livres.
Trois livres de Bonles de Gomme.
Vingt livres de Haricots.
- Février. Une grande balle de Pâtisserie.
Un panier de Pommes de Terre.
Un grand pot de Marmelade de Pommes.
Un quintal de Farine jaune.
Une Couverture de coton blanc piquée.
Un paquet de vieilles hardes.
Un paquet de soie parfilée.
Six paires de vieux Souliers.
Neuf bichets de Pommes de Terre, un sac
de haricots.
- Mars. Un paquet de vieux Linges.
Six livres de rayons de Miel.
Une pièce de Vin.
Un quart d'étoffe de soie noire p. bonnet.
Quatre Bobines pour faire des cordons,
moule et navette pour filer, canevas.
Un paquet de Hardes (vieilles).
Une paire de Bas de laine (neufs).
- Avril. Une Brioche de trois livres.
Cent cinquante Œufs, dix livres de beurre
frais.
Deux paires de Bas de coton blanc (neufs).
Une pièce de Vin franche de droits.
Une douzaine d'Œufs.

- Avril. Une paire de Bottines, une paire de Chaussons.
 Un pain de Sucre de six livres.
 Six Oranges.
 Une Cruche d'étain, une Soupière, plusieurs pots de Beurre, etc.
 Une livre de Biscuits.
 Vingt-cinq livres de Farine jaune.
 Un Gâteau de Savoie.
 Un quintal d'Orge.
- Mai. Un paquet de Fleurs de violettes, un Chapeau.
 Plusieurs petits objets de mercerie.
 Une 1/2 livre de Sucre, une Brioche d'un 1/4.
 Deux hottes de petites Raves.
 Un Pâté froid, un Cervelas, un Dinde farci.
 Un filet de Bœuf. — Suite d'un diné.
 Six paires de Souliers mi-neufs, une petite Robe.
 Dix-huit paquets de petites Raves, un sac de Feuilles de gros Blé.
 Cinquante livres de Farine blanche.
 Trois Pains au lait, une Brioche.
 Une grande balle de Salade, trois paquets de petites Raves.
 Une Robe d'étoffe noire (neuve), six Chemises de calicot, une paire de Bas de coton, un Châle de laine noire.
 Vieux Souliers et Bottines d'enfant.
 Une paire de petits Bas de laine (vieux).

Une paire de Bas de laine (neufs).
 Deux Robes de vœu, deux tabliers, trois
 Bonnets, deux Mouchoirs (le tout neuf).
 Soixante livres d'Orge.
 Oseille, Salade, Épinards.
 Quarante livres de Farine de Pommes de
 Terre.
 Une grande balle d'Herbage.
 Une Balle d'ozier pour enfant, un paquet de
 Camisoles.
 Une Camisole de flanelle.
 Une Brioche de deux livres.
 Un cent d'Œufs.
 Douze Mouchoirs de poche (vieux).
 Un paquet de vieux linges.
 Une grande balle d'Herbage.

Juin.

Une Brioche d'une livre et demie.
 Un paquet de Mercerie.
 Fleurs de pharmacie, vieux Souliers.
 Un panier de Cerises.
Idem.
 Épinards.
 Un panier de Cerises.
 Une balle d'Herbages.
 Cinq paquets de Raves, *id.* petites Raves.
 Un grand sac de Pelotons et Bas commencés.
 Dix livres de Beurre frais.
 Une demi-livre de Biscuits.
 Vingt livres de Cerises.
 Une Brioche d'une livre et demie.

- Juin.** Treute pièces de Pâtisserie.
 Deux pots de Confitures.
 Trois grands sacs de Fleurs de Pharmacie ,
 quelques aunes de Bandes.
 Trois paires de Bas de laine noire (vieux).
 Un plat d'Oseille.
 Deux paires de Bas de fil (neufs).
 Cinq livres de Beurre fondu.
- Juillet.** Un panier de Groseilles.
 Une balle d'Herbages.
Idem.
 Un paquet de Chiffons, trois livres de Fruits
 secs.
 Une livre de Diapalme.
 Un Châle de laine broché.
 Une pièce de Vin de trois années.
 Deux grands paniers d'Abricots.
 Un boisseau de Blé.
 Une Brioche d'une livre et demie.
 Un plat de Viande.
 Trois pots de Confitures, une livre de Bœuf
 cuit.
 Un sac de Chiffons.
 Deux grands paniers d'Abricots.
 Une livre et demie de Coton à tricoter, un
 paquet de vieux Vêtements.
 Trois paniers d'Abricots.
 Un Jambon cuit.
 Une livre et demie de Diapalme.
 Deux Vases de nuit, Fleurs de Pharmacie.

- Juillet Un boisseau de Pommes de Terre, Oseille.
- Août. Cinq aunes de Toile pour Chemises, vêtements complets pour vœux.
 Une balle de petites Raves.
 Fleurs de pharmacie.
 Une balle de Bouteilles.
 Trois livres de Diapalme.
 Quarante Coings.
- Septembre. Trois paniers de Pêches.
 Un quintal de Raisins.
 Un panier de Pêches.
 Un panier de Raisins.
 Une Brioche d'une livre et demie.
 Deux grandes balles de Pommes.
 Un bichet de Pommes.
 Un panier de Raisins.
 Vingt-cinq belles Poires.
 Une Brioche de deux livres.
 Un panier de Raisins.
- Octobre. Soixante Coings.
 Un paquet de vieux Linges.
 Une balle d'Herbages.
 Une Brioche de deux livres.
 Cinquante pièces de pâtisserie, une pièce de Tulle noir.
 Fleurs de pharmacie.
 Une livre de Chocolat, un flacon de Racaon, une livre de Diapalme.

Cinq Mouchoirs de poche, deux Robes, une
 Jupe, un Tablier (vieux).
 Six Chemises, un Foulard, une Robe d'in-
 dienne, un Châle de soie (neuf).
 Un paquet de Mercerie.
 Une grande balle de vieilles Hardes.
 Une Brioche de deux livres.
 Cent vingt belles Paires.
 Six Tours de lit en coton bleu, un mor-
 ceau de Canevas.
 Vingt livres de Farine jaune.
 Vingt livres de Beurre fondu.
 Un panier de Paires.

Novembre. Un paquet de vieux morceaux d'Étoffes.
 Une demi-livre de Biscuits.
 Une Brioche d'une livre.
 Neuf bichets de Pommes de Terre.
 Deux pièces de Vin.
 Deux aunes Napolitaine bleue, deux aunes
 Garas, deux aunes Lustrine (le tout neuf.)

Décembre. Quatre aunes d'Étoffe amaranthe.
 Un Mouchoir fait en morceaux de baptiste
 imprimé, plusieurs morceaux d'échan-
 tillons d'étoffes de laine.
 Six bichets de Pommes de Terre.
 Un pot de Graisse blanche.
 Un bichet de Godèle.
 Une Tourte.
 Soixante pièces de Pâtisserie.

Un plat de Boudins.

Une Brioche de deux livres.

Un paquet de morceaux de Calicot (vieux).

Une paire de Pantouffles fourrées (mineuves).

Une paire de Souliers (neufs).

Une Jupe de tricot de laine double (neuve).



*Noms et prénoms des Enfants inscrites pour
entrer dans la Maison des Jeunes Filles
Incurables.*

Marie Pichoud , recommandée par	Mad. Desprez.
Thérèse Minet	M. Ferand.
Élisabeth Valette	Mlle Pérignand.
Françoise Bertauld	<i>idem.</i>
Claudine Audelle	Mad. Ravel.
Claudine Mazoyer	
Benoite Chambon	M. Delphin.
Françoise Bardel	
Pierrette Ichalette.	M. Juliard.
Anne Lagiraldie	Mad. Desprez.
Péroline Penelle	
Louise Miqualos	
Françoise Tave	
Marie Savari	Mad. Magand.
Termette Charlet	Mad. Desprez.
Marguerite Croiselle	M. Ferrand.
Marguerite Lenoble	Mad. Maudre.
Antoinette Felix	Mad. Belmont.
Catherine Jacquemot	Mad. Payen.
Marie Caillotte.	
Marguerite Bonard	Mlle Carrou.
Pierrette Guillot	Mlle Perriu.
Élisabeth Rouillière †.	
Marie Lifère	
Clotilde Boisset	Mlle Guerard.
Joséphine Deroder.	
Gaspard Delaye	

Fleurie Dujélet , recommandée par	Mlle Desgoute.
Tonia Melquion	Mad. Desprez.
Maria Vernelet	
Marie Dagrin	
Adélaïde Cavagnac	
Annette Cavagnac	
Françoise Burdon	
Marie Tevenet	
Jeunette Dumortier	Mlle Lamoureux.
Louise Merle	Mad. Ruard.
Marie Coindre	Mlle Du vignault.
Nanette Mas	Mad. Delphin.
Marie Côte	
Marie Buisson	
Julien	Mlle Pidet.
Aline Iudri	Mlle Jonnelle.
Agarthe Gratseloux	
Rosalard Boyard	Mlle Vivien.
Jeannette Fonvielle	Mlle Nodet.
Joséphine Jannet	
Guillermain	M. Chevron.
Jeanne Verguette	M. Dobler.
Jeanne Bruelle	les sœurs de St-Vinc. de P.
Mariette Valencot	
Marie Laurent	Mad. Castel-Bon.
Jeunette Faure	Mad. Jouanon.
Pierrette Clavelle	Mad. Lolierre.
Benolte Paloce	Mad. Mehul.
Benoite Firière	
Madeleine Bonnet	Mad. d'Aubigni.
Marie Sorlet	Mad. de Lima.
Marie Mathieu	idem.
Élisabeth Duvernay	Mlle Maugnin.
Catherine Genevois	Mad. de Vaurenard.

Marie Crieur , recommandée par	Mad. Morelle
Colette Desborde	M. Neyron.
Antoinette Laurent	M. le curé de St-Polycarpe.
Antoinette Charpin	Mad. de Boulé.
Catherine Monpeillé	
Thérèse Gonard	
Elisabeth Joudou	Mlle Desmarest,
Marie Fleury	<i>idem.</i>
Alexandrine Lang	M. Duronier.
Philippine Gaillard	
Antoinette Deloche	Mad. Garnier.
Marie Long	M. Pater.
Louise Lacharme	Mad. Joseph Vachon.
Joséphine Desgueri	M. le Curé de la Guillotière.
Claudine Ginof	M. Ferrand.
Julie Benet	Mad. Sarrazin.
Irma Piloty	les sœurs St-François.
Anne-Marie Coste	Mlle Millon.
Constance Lambert	M. Gardien.
Jeanne Ambrois	
Jeanne Olivier	Mlle Benoit.
Joséphine Gamone	Mad. Valéion.
Françoise Derbesse	
Fleurine Gonet	
Agathe Garapon	
Benolte David	Mad. Brune.
Pierrette Bernard	
Claudine Margaron	
Fanny Poitevin	Mad. Reverdi.
Catherine Durand	Mad. Durand.
Marie Pran	Mad. Sandier.
Anne Boisset	les sœurs de St-Vinc. de P.
Anne Colère	Mad. Sandier.

EXTRAIT DES COMPTES-RENDUS

Du 1^{er} Avril 1826 au 30 Novembre 1826.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., 585 »	Frais divers . . . 1706 75
En espèces (solde précédent compris). . 2621 30	Solde en caisse . . 914 55
	<u>2621 30</u>

Du 1^{er} Décembre 1826 au 30 Novembre 1827.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., 729 »	Frais divers . . . 5637 68
En espèces (solde précédent compris). . 8865 75	Solde en caisse . . 3228 7
	<u>8865 75</u>

Du 1^{er} Décembre 1827 au 31 Décembre 1828.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., 1200 »	Frais divers . . . 11378 85
En espèces (solde précédent compris). . 15571 90	Solde en caisse. . . 4193 05
	<u>15571 90</u>

Du 1^{er} Janvier 1829 au 31 Décembre 1829.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., 555 »	Frais divers . . . 9016 45
En espèces (solde précédent compris). . 14208 75	Solde en caisse. . . 5189 30
	<u>14208 75</u>

Du 1^{er} Janvier 1830 au 31 Décembre 1830.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., 555 »	Frais divers . . . 10819 95
En espèces (solde précédent compris). . 14727 45	Solde en caisse. . . 3907 50
	<u>14727 45</u>

Du 1^{er} Janvier 1831 au 31 Décembre 1831.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., 800 "	Frais divers 10932 "
En espèces (solde précédent compris) . 14028 80	Solde en caisse. . . 3096 80
	<u>14028 80</u>

Du 1^{er} Janvier 1832 au 31 Décembre 1832.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., " "	Frais divers 11130 15
En espèces (solde précédent compris) . 12675 55	Solde en caisse. . . 1545 40
	<u>12675 55</u>

Du 1^{er} janvier 1834 au 31 décembre 1834.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc. ; " "	Frais divers 10635 15
En espèces (solde précédent compris). 15136 95	Solde en caisse. . . 4501 80
	<u>15136 95</u>

Du 1^{er} janvier 1835 au 31 décembre 1835.

RECETTES.	DÉPENSES.
Denrées, etc., " "	Frais divers 11105 10
En espèces (solde précédent compris). 15617 45	Solde en caisse. . . 4512 35
	<u>15617 45</u>



TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION	page 1
CHAPITRE PREMIER. — Charité des dames françoises, célébrée par le cardinal Pacca. — Titre des dames lyonnaises à cet éloge. — Hôtel-Dieu de Lyon. — Élisabeth et Jeanne. — L'ange consolateur. — L'innée des incurables. — Asile provisoire. — Mad. de Ch. — Épreuve. — Espoir trompé. — Élisabeth a deux sœurs.	5
CHAPITRE SECOND. — <u>Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur.</u> — Quartier Saint-Georges. — <u>Chambre de Saint-Georges.</u> — <u>Mobilier d'Élisabeth et de ses compagnes.</u> — Providence. — Clergé de Lyon. — <u>Quatrième incurable.</u> — M. Jul. — <u>Compagnes d'Élisabeth.</u> — <u>Courage perdu et retrouvé.</u> — <u>Maladie de Mad. P***.</u> — <u>Voyage aux eaux d'Aix — Adieu.</u>	15
CHAPITRE TROISIÈME. — Mad. de V. — Prière d'Élisabeth à N.-D. de Fourvières. — Retour. — Nouvelles infirmes. — Adieu aux habitants de Saint-Georges — Greniers de l'ancienne Manécanterie. — M. Jul. — Infirme vendue par son père. — Charité et philanthropie. — Malencontreux poète	
CHAPITRE QUATRIÈME. — <u>Nouvelles infirmes.</u> — <u>Espoir trompé.</u> — Mad. R. ***. — M. C. ***. — Mad. C***. — <u>Soirées d'hiver.</u> — <u>Fête d'un genre tout nouveau.</u> — <u>Lithographie</u>	27 37
CHAPITRE CINQUIÈME. — <u>Fondation définitive des Incurables.</u> — Société de charité. — <u>Ses premiers travaux.</u> — <u>Changement de domicile.</u> — <u>Élan chrétien.</u> — <u>Nos frères dissidents.</u> — <u>Vœux.</u> — <u>Dames catholiques, seuls membres du conseil.</u>	45
CHAPITRE SIXIÈME. — Assemblée générale. — Discours de la Présidente. — La certitude de parler à un au-	

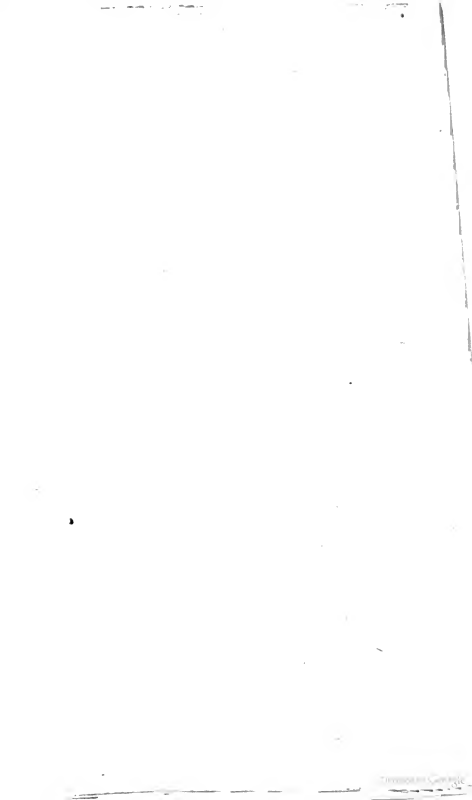
dit être au l'encouragement. — Importance de l'Établissement. — Moyens employés au soulagement des infirmes. — Résultats. — Actions de grâces. — Appel aux bienfaiteurs.	55
CHAPITRE SEPTIÈME. — Soirées d'hiver. — Sainte ambition de la charité. — Vente au profit des incurables. — Crieur à vie des incurables, M ^r P. J. — Sa mort. — Adresse et visite à M. le curé d'Ainay. — Supplique à Monseigneur. — Approbation. — Bénédiction.	65
CHAPITRE HUITIÈME. — Changement de domicile. — Assemblée générale présidée par M. le curé d'Ainay. Sœurs de Saint-Joseph remplacées par des dames qui s'offrent pour être les servantes des pauvres incurables. — Discours de la Présidente du conseil — S. A. R. madame la Dauphine prend les incurables sous son patronage. — Prospérité. — Actions de grâces. — Appel aux bienfaiteurs	71
CHAPITRE NEUVIÈME. — Mad. V ^{***} . — Ses travaux — Influence de son passage dans la maison des incurables. — Piété. — Concorde — Testament des incurables. — Mad. C ^{***} . — Maladie et départ de Mad. V ^{***}	83
CHAPITRE DIXIÈME. — Progrès de l'Établissement. — Son importance établie par les faits. — Idiote. — Sourde-muette. — L'image de l'homme de douleur. — Le bon Samaritain — Projet d'acquisition. — Incurables à la campagne. — Un chef-d'œuvre de la foi. — Royales protectrices. — Denier de la veuve. — Aumônes de la prière. — De la reconnaissance. — Du repentir. — Fête à l'Île-Barbe	93
CHAPITRE ONZIÈME. — Jours de souffrances. — Causes de ces souffrances. — Compensation. — Pénurie — Projet de décimer les infirmes. — Le papier finit des mains. — Manne qui tombe du ciel dans le désert. — Visite de Monseigneur l'Archevêque — Bé-	

nédiction. — Don de Monseigneur. — Joie des incurables.	I	page 107
<u>CHAPITRE DOUZIÈME. — 1830. — Cris de détresse. —</u>		
Economie sévère. — Invocation à la charité. — La charité demeure. — Visite de monseigneur de Forbin-Janson. — Espérance. — Secours divers. — Remerciements. — Demande d'objets en nature. — État de l'Établissement à la fin de l'année 1831.		115
<u>CHAPITRE TREIZIÈME. — Choléra. — Monseigneur l'Archevêque. — Les Magistrats. — Mad. Gasp. —</u>		
Mad. Prun. — Nouveaux besoins. — Dimensions de la charité. — Beau trait de piété filiale d'un soldat. — Sa sœur lui doit son entrée aux incurables. — Retour au projet d'acquérir un immeuble. — Demande. — Espérance		127
<u>CHAPITRE QUATORZIÈME. — La présidente établit son</u>		
domicile au milieu des incurables. — Travail du mercredi. — Mad. G. — Salon de la façade du Rhône. — M. R. — M. T. — Vente et loterie. — Salon du cercle de Bellecour. — Lettres des incurables. — Assemblée générale présidée par M. le Promoteur. — Discours d'une incurable. — La chère mère. — Lits neufs. — Pharmacie. — Comité extraordinaire. — Promesse de M. G. au nom du conseil municipal. — Incident. — Toutes les démarches sont suspendues. — On espère toujours.		139
<u>CONCLUSION</u>		153

5.9.408

22.1.88

32556.1



Volume restaurato presso il Laboratorio di Restauro della
Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze



segnatura **5.9.738**

vol. n°

restaurato nell'anno

2012

smontaggio	totale	supporti	3	nastri di lino
spolveratura	manuale	cucitura	inseccata	
fissaggio		inseccatura	carta giapponese e cotone	
lavaggio	in acqua deionizzata	capitoli	senza	
deacidificazione	idrossido di calcio	quaderni	in cartone cagliari	
rinsaldo	a pennello con tylose mh 300p	ancoraggio	spit	
rattoppo	carta giapponese e Tylose mh 300	lacci/fermagli	in Italy	
velatura		coperta	tutta bukrani	
imbrachettatura	carta giapponese e tylose mh 3	segnatura e titolo	in pressione indiretta	
carte di guardia	tredi 20231	dorso	centrato	

legatura precedente/originale in

8 032919 990020

